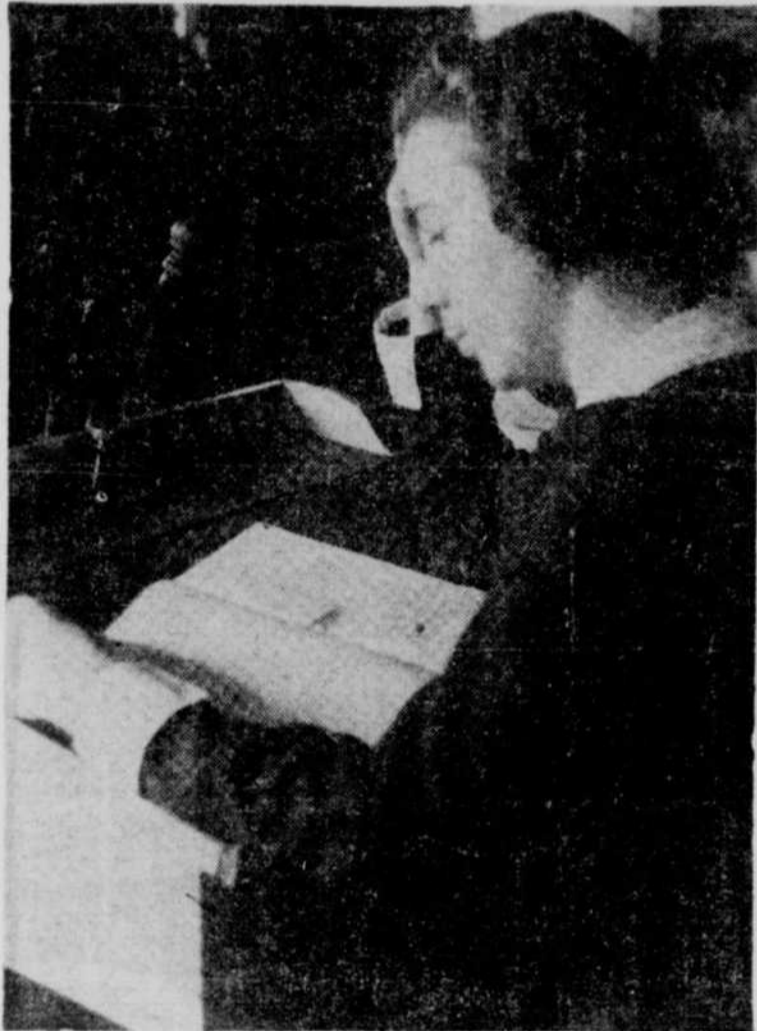


LA COUPE DE LA GLACE, SUR LE ST-LAURENT, DEVANT MONTMORENCY

LA CULTURE



Trois élèves d'écoles ménagères régionales obtiennent des prix dans un récent concours littéraire

d'étude, en aménageant la scolarité à tous ses degrés... l'Université a fait une omission qui est de taille. Elle n'a pas aperçu un fait qui pourtant saute aux yeux, l'existence de deux sexes." Est-ce bien mieux chez nous?

Henri David porte ensuite un jugement qui pourrait nous fournir matière à un fructueux examen de conscience: "Sauf quelques adaptations de détail dans le programme de certains examens, le brevet élémentaire, par exemple, les filles



● L'École ménagère régionale comporte maintenant quatre années d'études primaires supérieures : 10e, 11e, 12e et 13e. La dernière, toutefois, demeure facultative. Le programme de culture est varié; il aborde tous les problèmes fondamentaux de la vie féminine à la maison et dans la société.

Il ne manque pas de gens qui croient encore que l'enseignement ménager se limite à des travaux manuels. On le sent à voir parfois des moues s'esquisser lorsqu'on parle des écoles ménagères!

Nous avons tort de rapetisser ainsi à plaisir les problèmes. Surtout les problèmes délicats et complexes de l'éducation.

Rappelons encore une fois que les écoles ménagères régionales donnent plus et mieux qu'un simple entraînement technique. Il est vrai qu'une part notable de l'ordre est employée à des tâches manuelles, mais l'effort principal porte sur la culture de l'intelligence et sur le développement des meilleures qualités féminines: l'enthousiasme, la bonne humeur, le sens de la beauté, le besoin naturel de se dévouer, etc...

L'objectif de l'école ménagère est la préparation d'une élite féminine vouée au service du foyer. C'est une tâche de salut public que de former des "femmes de maison dépareillées." Des femmes qui aient de la culture, de bonnes manières, un fort entraînement psychologique, beaucoup de générosité, de la finesse allant de l'intelligence jusqu'au bout des doigts. Car dans l'éducation, qui est la préparation de tout l'être à la vie, il ne faut jamais séparer l'âme des autres facultés. Tout se tient dans l'agencement admirable de la nature humaine.

L'originalité de l'école ménagère, c'est de mettre toujours au premier plan cette vérité élémentaire que la jeune fille a des goûts, des aptitudes, une mission, qui diffèrent radicalement du lot que les jeunes gens ont reçu en partage. A la suite d'une enquête récente poursuivie en France par une association de parents, Henri David écrivait: "Non seulement il s'agit de réformes, mais tout semble devoir être repris à la base, car il paraît certain qu'en organisant les programmes, les plans

● La pédagogie et la psychologie retiennent longuement l'attention des écoles ménagères. Au foyer, la femme doit remplir une mission délicate qui exige la connaissance de l'âme humaine. Aux cours théoriques s'ajoutent de nombreuses démonstrations pratiques: causeries, leçons, données aux enfants, aux élèves, ou aux compagnes.

passent exactement par les mêmes filières et les mêmes disciplines que les garçons."

Consultée sur ce point, l'Association des parents a émis un verdict rapporté dans "Ecole et Liberté" de mai et juin 1941: "On se plaint que la culture scolaire des filles, tout encyclopédique qu'elle soit, manque de bases solides et que, négligeant ce qui est féminin, elle ne prépare pas à la vie familiale, n'inspire pas à l'avance l'amour du foyer."

Préparer à la vie familiale, donner à l'avance l'amour du foyer, c'est la tâche sacrée à laquelle s'emploient les écoles ménagères régionales. Placées ainsi dans un climat de ferveur adapté aussi parfaitement que possible à la nature féminine, les élèves s'épanouissent plus complètement et plus librement. Elles sont aussi plus heureuses, ce qui n'est pas un facteur négligeable en éducation. Les disciplines de l'école, harmonisées avec les goûts et les dons naturels féminins, donnent ainsi un bien meilleur rendement. Les élèves sont moins passives; elles mettent plus en jeu leur personnalité très souple. Les initiatives personnelles sont facilitées et encouragées. Le travail d'équipe développe le sens de la personnalité chez celles qui ont mission de mener à bien les travaux qu'on leur confie sans en préciser minutieusement tous les détails.

La belle tenue des élèves de nos écoles régionales dans le récent concours de la Société des Ecrivains canadiens fournit un témoignage qu'il convient de retenir. Ce concours était ouvert à tous les élèves des couvents et des collèges de langue française au Canada. Plus de 150 concurrents ont envoyé des textes. Il s'agissait d'un récit d'imagination mettant en scène des personnages ou des événements de l'histoire de Montréal. Un pareil concours semblait donc s'adresser surtout aux élèves lancés dans des études littéraires assez poussées. Ceci n'a pas em-



● La lecture fait partie du programme de culture des écoles ménagères. Chaque mois, le Département envoie à chaque école ménagère un volume choisi, que les élèves doivent étudier spécialement. La femme de maison doit être cultivée.

CHIENS de Terre-Neuve

L'île de Terre-Neuve fut découverte en 1497 par les Cabot, père et fils, qui en prirent possession au nom du roi d'Angleterre, Henri VII. Sous les deux règnes suivants, elle servit fréquemment de point de relâche aux bâtiments anglais que la pêche de la morue attirait dans ces parages; mais ce ne fut que sous Jacques Ier qu'on songea à y former un établissement permanent. Cette première tentative n'eut pas grand succès; les colons trouvant la terre beaucoup moins fertile, et le climat bien plus rigoureux qu'ils ne l'avaient supposé d'après les récits qu'on leur avait fait, passèrent la plupart sur le continent. Sous le protectorat de Cromwell de nouveaux émigrants virent s'établir dans l'île; mais n'étant pas soutenus par leur gouvernement, ils ne purent s'opposer à ce que des Français s'y installassent de leur côté. Les deux nations occupèrent donc plusieurs années ce pays, cherchant à se nuire réciproquement, quoiqu'il y eût assez de place pour que tous y pussent vivre sans se gêner; les uns des autres, enfin, après diverses vicissitudes, l'île resta tout entière aux Anglais.

Lorsque les premiers colons s'établirent à Terre-Neuve, ils y trouvèrent un grand nombre d'animaux sauvages; sur les bords des rivières, des loutres et des castors; dans les bois, des caribous, des "originaux", des ours et des loups. Pour des chiens proprement dits, des chiens domestiques, il n'y en avait point; car, quoique l'île fut quelquefois visitée pendant l'été par des sauvages américains ou par des Esquimaux, dans l'hiver elle était toujours sans habitants. D'où provient donc la belle race de chiens que Terre-Neuve nourrit aujourd'hui c'est ce qu'il n'est pas aisé à déterminer, dit le "Magasin pittoresque" de 1834. A la vérité, Whitebourne prétend qu'elle descend d'un dogue anglais et d'une louve indigène, mais ce n'est probablement de sa part qu'une conjecture; il semble d'ailleurs que si telle était l'origine de ces chiens, ils auraient retenu quelque chose de la férocité de la race maternelle, tandis qu'ils sont, au contraire, remarquables par leur douceur.

Les chiens de Terre-Neuve sont de haute taille, fortement musclés, mais avec des formes élancées, de manière qu'ils sont en même temps très vigoureux et très légers. Leur tête, dont la configuration rappelle celle des épagneuls, est un peu volumineuse, ce qui tient probablement au développement du cerveau; d'ailleurs elle n'a rien de lourd, et leur regard est plein d'intelligence et de douceur. Leur pelage, généralement long et touffu, est d'une finesse et d'une douceur remarquable; il est assez épais pour les protéger du froid, et pas assez long pour se charger inutilement de la boue des marais qu'ils ont souvent à traverser dans leur pays natal. Les chiens de Terre-Neuve ne relèvent point la queue, mais la portent droite, et, sous ce rapport, ils se rapprochent des loups; d'ailleurs, c'est à peu près le seul trait de ressemblance qu'ils aient avec ces animaux pour lesquels ils montrent en toute occasion une aversion déterminée, et qu'ils sont toujours disposés à attaquer.

Ce qui distingue surtout cette race, c'est la disposition naturelle qui la porte à aller à l'eau, disposition qu'une longue habitude a développée, et qui se trouve favorisée par une particularité organique très digne de fixer l'attention. Les chiens ont en général les doigts assujétis l'un contre par un prolongement de la peau qui s'avance jusqu'à la naissance de la seconde phalange; chez le chien de Terre-Neuve cette expansion se prolonge presque jusqu'aux ongles, mais elle est très large, et permet aux doigts de s'écarter beaucoup, tout en garnissant les intervalles: le pied se trouve avoir ainsi une conformation analogue à celle du pied des canards, ce qui, comme on le juge aisément, est très avantageux pour l'exercice de la nage. Faut-il croire que cette organisation est le résultat d'habitudes continuées pendant une longue suite de générations, ou doit-on penser plutôt que le chien de Terre-Neuve n'est devenu grand nageur que parce qu'il avait dès le principe les pieds palmés; c'est ce que nous ne prétendons pas décider; mais nous faisons remarquer que pareille disposi-

tion du pied se montre, quoique peut-être moins prononcée, dans quelques autres races, et que peut-être en les soumettant pendant plusieurs générations à l'habitude de la nage, on en retirerait les mêmes services que de la race de Terre-Neuve. Quoiqu'il en soit, ajoutent les naturalistes, cette race a le grand avantage d'être formée, et il faut avouer que nulle autre de celles qui nous sont connues ne pourrait la remplacer. En effet, les chiens de Terre-Neuve, bien exercés, semblent avoir fait de l'eau leur élément principal; ils s'y soutiennent sans aucun effort, et comme en se jouant; c'est avec une sorte de fureur qu'ils la recherchent; ils ne peuvent en être tirés que par force, et paraissent trouver autant de bonheur à y courir et à s'y précipiter que le chien de chasse à poursuivre et à saisir sa proie. On se tromperait pourtant, ajoutent-ils, si on supposait qu'une disposition aussi entraînée, aussi vive, est de

l'excitant du geste et de la voix à l'aller chercher; il s'y refusa complètement, et pour l'obliger à entrer dans la rivière, il fut nécessaire de commencer par l'y jeter. En pareille circonstance une loutre n'eût pas hésité à y entrer, sans qu'il lui eût fallu d'éducation préalable, et même en dépit de toutes les habitudes résultant de l'éducation. C'est ce qu'on voit souvent chez d'autres animaux aquatiques, et de jeunes canards, même quand ils ont été élevés par une poule, courent, comme chacun le sait, se précipiter dans la première mare qu'ils rencontrent; l'instinct propre à leur race les rend sourds en ce moment à l'appel de leur mère nourrice, appel auquel ils avaient jusque là constamment obéi. Au reste, quoique les dispositions qui tiennent à l'instinct même de l'espèce soient beaucoup plus irrésistibles que celles qui se développent dans une race par suite de l'éducation, celles-ci n'en ont pas moins une très grande puissance; et ainsi notre

moins fidèle à son maître, semble avoir pour l'espèce humaine en général une affection naturelle, qui n'attend que des occasions pour se manifester. Cette disposition bienveillante ne se montre jamais mieux et plus utilement que quand il s'agit de porter secours à des personnes en danger de se noyer, et la facilité avec laquelle l'animal se met dans l'eau, sa force qui lui permet d'y soutenir des fardeaux très considérables, le rend éminemment propre à ce genre de service. Il y déploie, au reste, autant d'intelligence que de zèle; le fait suivant, qui est bien et dûment attesté, en offre un exemple entre mille.

Un Allemand, qui voyageait à pied pour son plaisir, avait pour compagnon dans son pèlerinage un grand chien de Terre-Neuve. Un jour, en Hollande, se promenant sur les bords d'un canal dont le lit très profond était compris entre deux murs verticaux, son pied vint à glisser; il tomba, et ne sachant pas nager, il perdit connaissance. En revenant à lui, il se trouva dans une petite maison située de l'autre côté du canal, et entouré de paysans qui lui donnaient les soins nécessaires en pareille occasion. Ces hommes lui apprirent qu'ils avaient aperçu de loin un grand chien nageant, et faisant des efforts considérables pour soutenir au-dessus de l'eau et amener vers le bord un corps volumineux, mais dont à cette distance ils ne distinguaient pas la forme. Après beaucoup d'efforts, ajoutèrent-ils, le chien était parvenu à atteindre un ruisseau qui devait déboucher dans le canal, et dont la profondeur allait en diminuant progressivement. Ce fut alors seulement qu'ils purent reconnaître que c'était un homme qu'il conduisait ainsi; ils s'avancèrent vers le fossé, mais avant qu'ils y fussent arrivés le chien était parvenu à tirer son maître sur le rivage, et il s'occupait à lui lécher le visage. Entre le point où l'homme était tombé à l'eau et celui où il fut conduit par son chien, il n'y avait guère moins de cinq cents pas; mais c'était le premier endroit où la disposition inclinée de la berge permit à l'animal de remonter avec son précieux fardeau.

Il paraît, d'après deux marques de dents que le voyageur se trouva à la nuque et à l'épaule, que le chien l'avait d'abord saisi par le haut du bras, et porté ainsi pendant quelque temps; mais qu'il avait compris ensuite que la tête devait être soutenue hors de l'eau, et que pour cela il l'avait saisi par la peau du cou: c'était en effet de cette

Le "TERRE-NEUVE" a la taille du barbet (il dépasse rarement 35 pouces de haut); sa tête est large, et son museau épais; ses oreilles sont pendantes, ses pattes très fortes; son pelage, long et soyeux, est le plus ordinairement noir, avec taches rouille au-dessus des yeux, mais il peut être aussi noir et blanc ou brun et blanc; la queue est longue et touffue; les pieds ont une palmature interdigitale, et cette particularité favorise les dispositions naturelles de l'animal, qui aime beaucoup à se jeter à l'eau, nage et plonge avec une extrême facilité. Intelligent et fidèle, il est d'un dressage facile et peut rendre de grands services pour le sauvetage des personnes accidentellement tombées à l'eau. C'est le meilleur de tous les chiens aquatiques. Il sert aussi comme chien de garde ou bête de trait.

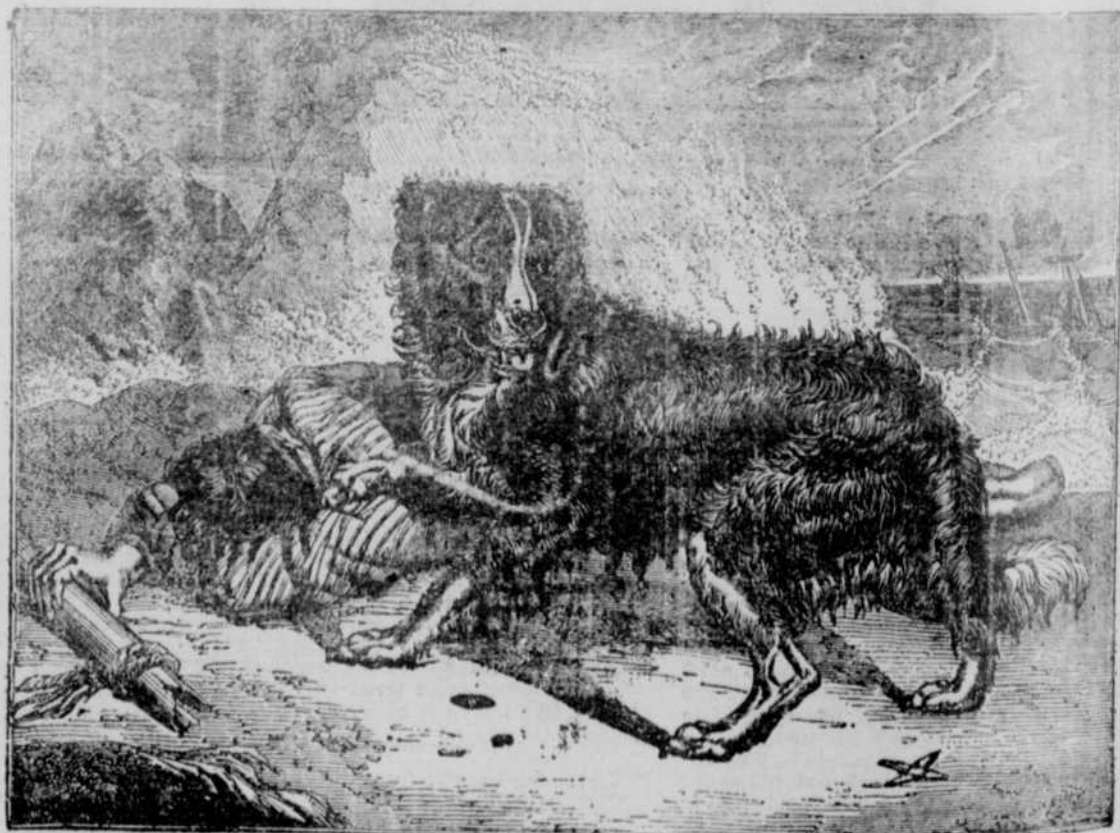
même nature que celle qui porte les animaux vraiment aquatiques, tels que les loutres, les castors, etc., à rechercher cet élément; ceux-ci sont poussés aveuglément par leur instinct à rechercher cet élément; les autres n'y sont poussés que par l'éducation; sans elle ils vivraient à la manière de tous les autres chiens; mais elle a sur eux une influence qu'elle n'aurait point sur ceux-ci relativement à la faculté que nous considérons ici.

A l'appui de ces réflexions, le rédacteur du "Magasin pittoresque" cite un fait dont il a été témoin. "Un de mes amis, écrit-il, avait fait venir de Terre-Neuve un chien qui était à peine âgé de deux mois lorsqu'on l'embarqua, et n'avait jamais eu, ni avant ni pendant le voyage, l'occasion d'aller à l'eau: il s'accoutuma bien vite à son nouveau maître, et en quelques jours il apprit à rapporter. Alors pour la première fois, et, après lui avoir fait répéter sur le rivage ses exercices accoutumés, on jeta à l'eau un petit morceau de bois, en

jeune chien de Terre-Neuve, malgré toute la répugnance qu'il avait manifestée pour entrer à l'eau la première fois, eut son éducation faite dans une seule séance, et avant qu'on le ramenât à la maison, il avait déjà plongé pour aller saisir un caillou au fond. Dès cet instant il rechercha l'eau avec passion, et je l'ai vu peu de temps après, lorsqu'il sortait avec son maître pour aller à la promenade, s'échapper dès qu'on approchait de la rivière, et aller en courant s'y précipiter. Si l'on voulait le retenir, alors il fallait lui parler d'un ton sévère; mais c'était le seul cas où l'obéissance lui parut pénible, car dans toutes les autres occasions il semblait chercher à lire dans les yeux de son maître, afin de prévenir ses désirs.

Dans plusieurs races de chiens, chaque individu, quoique susceptible d'un vif attachement pour l'homme qui prend soin de lui, a pour tous les autres au moins de l'indifférence; mais le chien de Terre-Neuve, sans être pour cela

LE CHIEN DE TERRE-NEUVE et son MAITRE



Lire la suite en page 7.

Écrit par U. S. Pat. Off.
Copyright, 1942, by News Syndicate Co. Inc.

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR

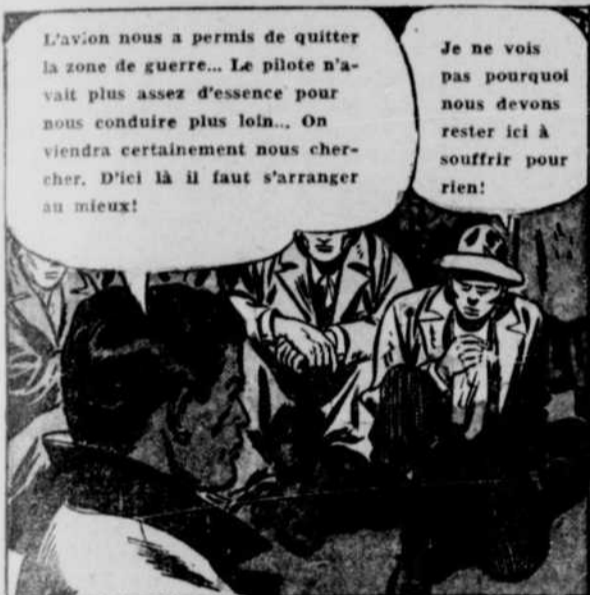


Dès que la température sera meilleure, je crois qu'il serait bon de surélever encore les murs de protection de nos tranchées.



Nous avons tous été heureux d'apprendre que vous vous sentiez mieux, Sandhurst. Nous pouvons employer tous les hommes disponibles pour assurer notre protection ici jusqu'à ce que les nôtres puissent venir à notre secours.

Quand cesserez-vous de vous moquer de nous, Ryan? L'avion nous a abandonnés...



L'avion nous a permis de quitter la zone de guerre... Le pilote n'avait plus assez d'essence pour nous conduire plus loin... On viendra certainement nous chercher. D'ici là il faut s'arranger au mieux!

Je ne vois pas pourquoi nous devons rester ici à souffrir pour rien!



Oui, nous avons abandonné toutes nos possessions pour venir crever ici!

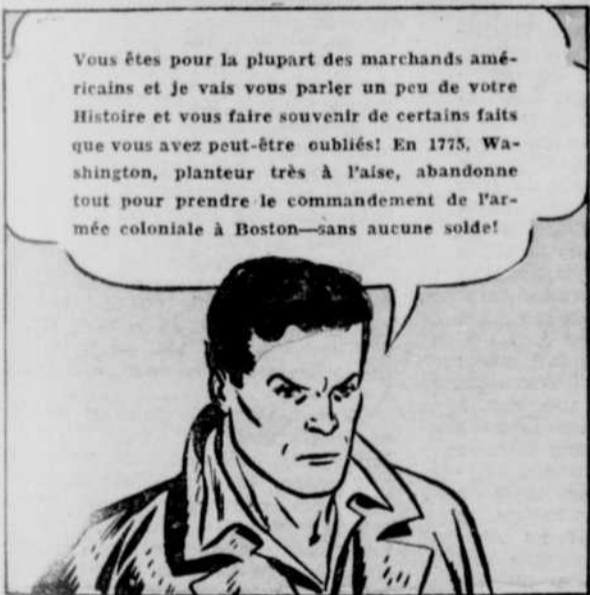
M. Sandhurst nous dit qu'un message pourrait être envoyé au poste ennemi le plus rapproché. Nous serions mieux traités par eux que nous le sommes ici!

Mes compliments, Sandhurst! Vous n'avez pas perdu de temps depuis votre guérison miraculeuse!

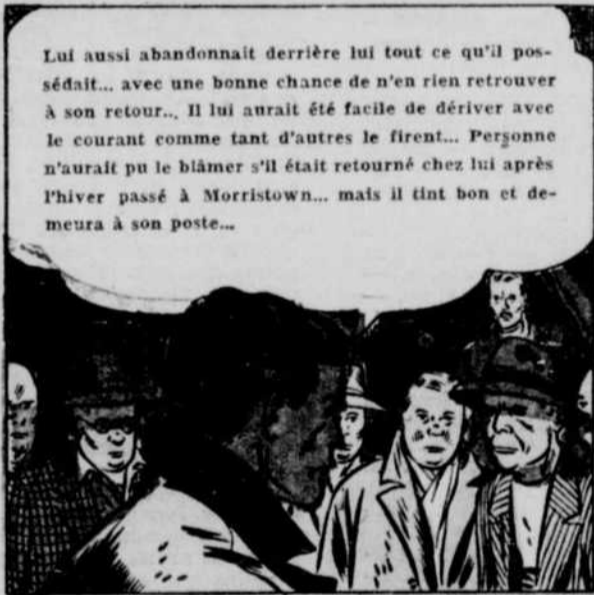


N'écoutez pas Ryan! Il n'a rien à perdre! Nous pourrions retourner à nos affaires à Hong Kong et continuer notre besogne comme par le passé. Cette guerre ne durera pas toujours! Les troupes d'occupation nous traiteront bien!

Je suis content de voir Sandhurst se démasquer! Je comprends pourquoi il ne voulait pas partir. Mais vous, messieurs, vous allez m'écouter!



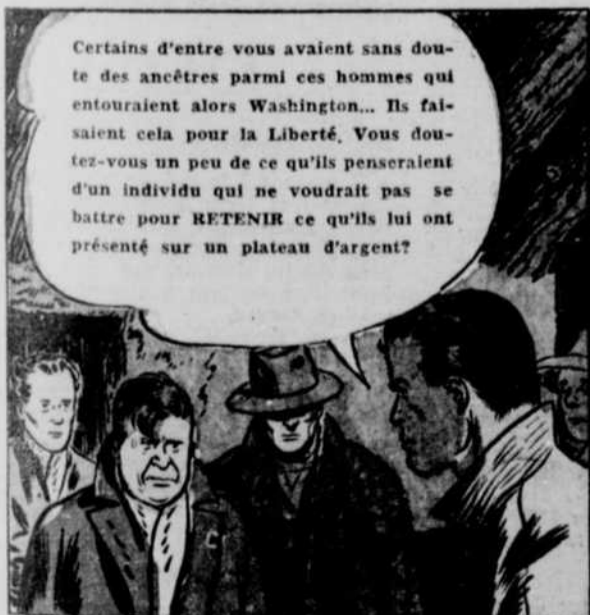
Vous êtes pour la plupart des marchands américains et je vais vous parler un peu de votre Histoire et vous faire souvenir de certains faits que vous avez peut-être oubliés! En 1775, Washington, planteur très à l'aise, abandonne tout pour prendre le commandement de l'armée coloniale à Boston—sans aucune solde!



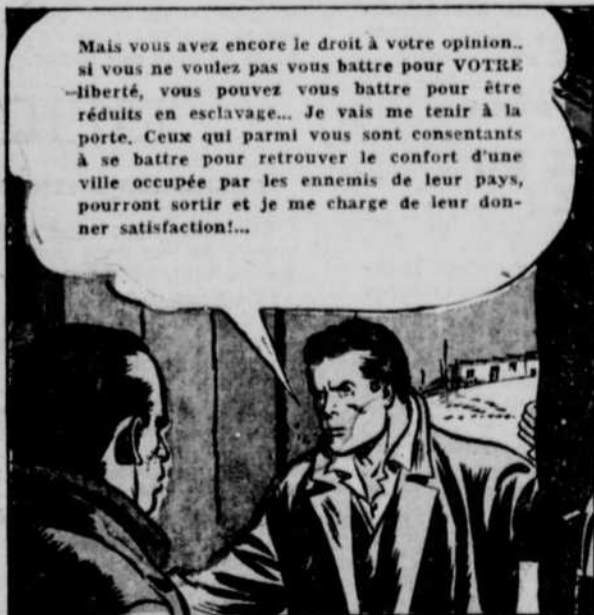
Lui aussi abandonnait derrière lui tout ce qu'il possédait... avec une bonne chance de n'en rien retrouver à son retour... Il lui aurait été facile de dériver avec le courant comme tant d'autres le firent... Personne n'aurait pu le blâmer s'il était retourné chez lui après l'hiver passé à Morristown... mais il tint bon et demeura à son poste...



Puis il y eut l'épreuve de Valley Forge... Vous, avec vos jolis soulers bruns, vous souvenez-vous qu'il y avait du sang sur la neige à Valley Forge, parce que les soldats devaient aller pieds nus?... Et vous qui grignotez du bon chocolat... vous revient-il à la mémoire que Washington et ses hommes crevaient de faim et devaient se contenter des aliments les plus infects?...



Certains d'entre vous avaient sans doute des ancêtres parmi ces hommes qui entouraient alors Washington... Ils faisaient cela pour la Liberté. Vous doutez-vous un peu de ce qu'ils penseraient d'un individu qui ne voudrait pas se battre pour RETENIR ce qu'ils lui ont présenté sur un plateau d'argent?



Mais vous avez encore le droit à votre opinion... si vous ne voulez pas vous battre pour VOTRE liberté, vous pouvez vous battre pour être réduits en esclavage... Je vais me tenir à la porte. Ceux qui parmi vous sont consentants à se battre pour retrouver le confort d'une ville occupée par les ennemis de leur pays, pourront sortir et je me charge de leur donner satisfaction!...



Les visiteurs de l'Occident doivent être à discuter secrètement des questions de la plus haute importance... Il y a des heures qu'ils sont à l'intérieur de cette hutte, pendant que l'un d'eux monte la garde à la porte!

2-22

L'Appétit DE NOS AIEUX

L'histoire nous conte que Grandgousier, père de Gargantua, voulant fêter son fils, lui fit apprêter un repas dont le menu comportait : seize boeufs, trois pénisses, trente-deux veaux, soixante-trois chevreux, quatre-vingt-quinze moutons, trois cents cochons de lait, onze-vingts perdrix, sept cents bécasses et six mille poulets, sans préjudice de onze sangliers et sept-vingts faisans.

C'était faire largement les choses, et il y avait de quoi manger pour un jeune homme.

Eh bien ! cet amoncellement de victuailles imaginé par la fantaisie débordante d'un romancier paraîtra presque modeste, si on le compare aux repas qui ont été réellement servis, en des occasions authentiques, à des personnages de chair et d'os.

C'est un fait que de tout temps, plus on a voulu honorer les gens, et plus on leur a servi à manger. Il a fallu attendre presque jusqu'au XXe siècle pour comprendre que le nombre des plats ne fait pas la valeur d'un repas.

Imaginons que nous sommes invités à quelques-uns des festins d'autrefois et que nous allons, à travers les âges, de banquet en banquet.

Le festin sur la paille

Nous voici dans un château féodal au Xe siècle, priés au repas qui suit un tournoi.

Le seigneur, fût-il frère du roi, mange à l'ordinaire dans la cuisine. Pour la circonstance, le couvert est dressé dans la grande salle où l'on rend la justice. Des jonchées de paille sur les dalles tiennent lieu de tapis ; de lourds bancs de bois sont alignés le long de la table faite d'ais et de tréteaux. Ne cherchez ni assiettes, ni cuillères, ni fourchettes. D'épaisses tranches d'un pain compact, qu'on appelle des tranchoirs, sont distribuées à chaque convive et recevront les viandes ; après le repas, les tranchoirs imbibés de sauces seront distribués aux pauvres. Les mets liquides se servent dans des écuelles qu'on porte à la bouche ; une seule écuelle réunit toujours deux convives.

Dès que les trompes ont "corné l'eau", les invités qui arrivent à la porte de la salle reçoivent sur le bout des doigts l'eau tiède que leur versent des pages et vont prendre place à leur banc.

Avant de toucher aux mets, le seigneur les fait "essayer", dans la crainte toujours angoissante du poison, soit en approchant de chaque plat une corne de narval qui révèle le danger en changeant de couleur — du moins le croit-on, — soit en les faisant goûter par un serviteur.

Chacun, suivant son rang, puise au plat, emplit sa main, garnit son tranchoir. De temps en temps, les pages font circuler des bassins où l'on rafraîchit ses doigts empâtés de sauces. Si la nuit vient, des hommes d'armes, la torche au poing, se placent derrière les convives. Et pendant cinq ou six heures, une nuit entière parfois, écuelles et tranchoirs se garnissent d'épaisses nourritures.

D'énormes quartiers de boeuf, des moutons entiers, des chevreux, des lièvres encadrés de massives pâtisseries et arrosés d'hypoeras au miel, composent invariablement les menus féodaux. Ce qu'on veut, c'est avoir des amas de venaison et des écroulements de viandes. L'appétit formidable de ces hommes toujours actifs est un assaisonnement suffisant.

Ce qu'il advint à la reine

Peu à peu, quelque recherche apparaissait dans l'ordonnance du festin. On imagine d'y introduire des divisions : les potages ouvrent la marche, puis viennent les mets, les entremets et plats de fantaisie, où prennent place des cygnes entiers, des cochons intacts aux pattes dorées, aux oreilles fleuries.

La nappe fait son apparition sur les tables de qualité : bien plus, on la remplace à chaque mets. La vaisselle d'or et d'argent succède aux grossières écuelles ; enfin, au XVIIe siècle, s'établit l'usage de la fourchette, du moins à la cour ; pour ce qui est de la ville, on continue d'y manger la main au plat, et l'élégance est de n'employer que trois doigts à saisir les viandes.

Mais si l'on mange mieux, on ne man-

ge pas moins. Le XVIIe siècle est plus gargantuesque encore que ses prédécesseurs. Parcourez seulement ce menu d'un festin qui fut offert à Catherine de Médicis en juin 1549, par la ville de Paris. Il y figura entre autres plats :

30 paons, 66 gélinoites, 33 faisans, 6 cochons, 21 cygnes, 66 laperaux, 30 chevreux, 66 poulets d'Inde, 99 petits poulets au vinaigre, 66 gros poulets, 99 caillies, etc.

Même, un irrévérencieux chroniqueur nous apprend que la reine fit si bel honneur à ce délicat menu, spécialement au gibier et aux artichauts, "qu'elle en pensa crever"...

L'ordinaire du grand roi

Maintenant, voici Louis XIV assis devant l'immense couvert où il se place toujours seul. Un chambellan appelle après un salut :

— La viande du roi !

Et le défilé des plats commence, avec son cortège. Deux gardes, carabine à l'épaule, ouvrent la marche. Suivent dans leurs éclatants costumes quatre huissiers et une trentaine de valets portant des plats.

Trente valets. Ce n'est pas trop, car les plats sont en quantité respectable, témoin ce menu d'un dîner ordinaire de Louis XIV à Versailles :

Potages : bisque de pigeonneaux. — Potage de tortue. — Potage de poulets garni d'asperges. — Potage de mouton fritt aux navets.

1er service : poulets d'Inde à la framboise. — Queue de mouton aux figues. — Sarcelles au ragoût. — Cochon à la dombe, au satran. — Cuisses de chevreuil. — Pâté de chapon désossé et musqué. — Poupeton (ris de veau, asperges, champignons, artichauts, crêtes de coq et hachis de boeuf).

2e service : héron, faisans, gélinoite. — Faon de biche. — Porc privé. — Oison. — Perdreaux. — Filets de chevreuil. — Dos de sanglier.

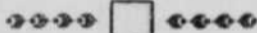
Entremets : oreilles et pieds de veau. — Langue et oreilles de cerf. — Tétine de vache. — Beignets de moelle. — Pâtés de citrons. — Tortue. — Champignons à l'olivier.

Dessert : pâtisserie. — Tourtes au musc. — Confitures aux parfums. — Cerveaux à l'eau de rose. — Praline. — Crème à l'ambre.

Et ce n'est pas là un menu de parade. Louis XIV était l'une des plus belles fourchettes de son temps. Il absorbait régulièrement ses quatre potages et trois ou quatre plats de chaque service, dont un faisans entier ; il goûtait tous les entremets.

Après quoi, à tout hasard, on lui préparait un en-cas de nuit.

Ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que l'on commença à séparer le bien-manger de la voracité et de la goinfrerie. Nous mangeons moins que nos devanciers et nous mangeons mieux. Peut-être sommes-nous aussi gourmands ?



VOUS FUMEZ DU CATAPLASME !

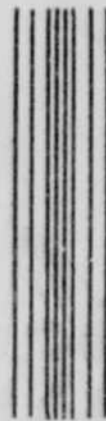
Vous qui ne sauriez vous passer de tabac, que seriez-vous devenus à l'époque où le tabac n'était encore qu'une plante très rare et employée seulement comme médicament ?

Vous auriez fumé des feuilles de vigne séchées, de l'eucalyptus ou bien encore des bâtons de sucettes !

Donc, vous avez réponse à tout, mais vous avez oublié quelque chose de très... "fumable", comme par exemple les bouts de cordages.

Ne vous étonnez pas, il paraît que les marins privés de tabac fumaient des morceaux de cordes de chanvre qu'ils avaient fait sécher au préalable.

Quant à la petite quantité de tabac dont on pouvait disposer sur un navire, elle était réservée au chirurgien. Il ne la fumait pas, mais s'en servait pour soigner certaines affections de la gorge ou même comme cataplasme sur les blessures !



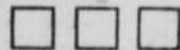
● Pierre Mandé et "Jean-Pierre Chate", son chat âgé de cinq ans, sont ici photographiés à bord du vapeur portugais "Serpa Pinto", à leur arrivée à New-York. M. Mandé déploie un document officiel qui, dit-il, est le passeport de son chat. Ce document porte le visa portugais.



Les scieries du Canada

Il y a plus de 6,600 scieries au Canada, d'après la nouvelle carte des scieries que vient de publier le Service forestier du ministère fédéral des Mines et des Ressources. La carte se compose de deux feuilles de 26 x 54 pouces, dont la première comprend les provinces Maritimes, Québec, et Ontario, tandis que la seconde couvre les provinces des Prairies et la Colombie canadienne. Les listes qui accompagnent ces feuilles portent les noms des propriétaires des moulins de chaque province, l'endroit où ils sont situés, et l'adresse postale de leur exploitant ; elles indiquent aussi, quand on a pu se procurer ces renseignements, quelles espèces de bois et quels produits autres que le bois d'œuvre ils peuvent préparer. On peut se procurer ces cartes au prix de 50 cents pour chaque feuille et les listes qui l'accompagnent.

Le besoin de ces cartes se fait sentir depuis longtemps, et elles devraient fournir des renseignements précieux à toutes les personnes intéressées dans les industries forestières. On a pris soin de reporter les scieries sur la carte à l'endroit même où elles sont situées et de les classer dans six différentes catégories selon leur production annuelle. La catégorie la moins importante est celle des moulins qui scient moins d'un million de pieds de bois chaque année, et la plus importante est celle des grandes scieries qui préparent plus de 20 millions de pieds de bois par année.



CURIOSITES MATHÉMATIQUES

Si vous voulez vous amuser et passer auprès de vos amis pour un garçon qui devine tout, voici un petit jeu :

Faites écrire à un de vos amis un nombre de 3 chiffres, à condition qu'il existe entre le premier et le dernier une différence d'au moins 2.

Exemple: 628.

Dites-lui de mettre ce nombre à l'envers, c'est-à-dire :

826

Faites retrancher le plus petit chiffre du plus grand.

Exemple: 826 — 628 = 198

Faites mettre encore ce nombre à l'envers, c'est-à-dire :

891

Faites additionner ces deux derniers nombres (198 et 891) et toujours le résultat sera

1,089

Et cela, avec n'importe quel nombre, à condition qu'il existe dans le premier nombre écrit, une différence d'au moins 2.



SUCCESSION

Il y avait à la ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire ; mais l'animal languissait, loin de sa terre natale. Pour ranimer ses forces, on imagina de lui donner, par jour, quatre bouteilles de bon vin avec de bonnes miches dorées.

Le soin du malade était confié à un Suisse, très exact à faire exécuter l'ordonnance, dont il se serait, par parenthèse, fort bien accommodé. Cependant, le dromadaire dépérissait de jour en jour, et son état annonçait une mort prochaine. Comme un jour Louis XIV venait voir l'intéressant malade, le Suisse alla, d'un air suppliant, solliciter une récompense pour les soins assidus qu'il avait rendus au moribond.

— Et que voulez-vous ? lui demanda le roi.

— Sire, la survivance du dromadaire.

Le roi rit beaucoup de la requête naïve, et le gardien, devenu héritier des privilèges accordés à l'animal, s'en alla content.

UNE "SAINTE" DE L'AUTRE GUERRE
(suite)

Entrée au monastère de Côme, le 30 décembre 1907, à l'âge de 22 ans, elle y reçut le saint habit le 5 novembre 1908, avec le nom de Soeur Benigna-Consolata. (1) Elle fit la profession des vœux simples le 23 novembre 1912. Dès lors, l'épouse de Jésus s'élança avec une nouvelle ardeur dans les sentiers de la perfection, et si simplement que ses sœurs en religion, elles-mêmes, ne se doutèrent jamais des merveilles que le Seigneur opérât en son âme. Cependant, malgré son humilité, il transparait dans le maintien de Soeur Benigna-Consolata, dans l'air de son visage, dans ses paroles réservées, dans tout son extérieur enfin, quelque chose de céleste; aussi, une personne séculière, qui avait l'occasion de l'apercevoir, se sentait comme poussée intérieurement à s'agenouiller devant elle. Cet attrait, exercé par la jeune religieuse, était le résultat de sa fidélité à l'invocation de Jésus: Le reproduire extérieurement, en vivant et parlant comme il l'eût fait s'il eût été à sa place.

La soif ardente du Sauveur pour le salut des âmes, s'était aussi emparée du cœur de sa Benjamin, comme il daignait l'appeler. Elle ne perdait aucune occasion, soit par la prière, soit par la mortification, de satisfaire les désirs du Cœur divin. Tout, chez elle, tendait à ce noble but. Et Jésus lui donnait souvent l'assurance que, par son moyen, beaucoup de pêcheurs avaient retrouvé la voie du ciel.

L'esprit de mortification qui aimait Soeur Benigna-Consolata l'eût portée, par attrait, aux macérations excessives. L'obéissance, sa boussole inflexible, lui imposant des bornes, elle se dédommageait en saisissant toutes les occasions de crucifier sa chair innocente et ses inclinations naturelles. En récompense, Jésus la favorisait d'extraordinaires et incessantes communications par des paroles intérieures et des vues intellectuelles. Puis, il ordonna à sa Petite Secrétaire, titre particulier dont il la qualifiait, d'écrire, au fur et à mesure, leurs colloques intimes et, tout d'abord, de ne parler ou répondre qu'après s'être tournée vers Lui. Les manuscrits, qu'elle a laissés, par obéissance révèlent, d'une part, les vertus qui s'épanouissaient en cette âme livrée à Dieu sans réserve, dans une confiance absolue; de l'autre, la miséricorde du Cœur de Jésus, ses tendresses, sa condescendance, ses milles délicatesses s'adressant aux pauvres pêcheurs aussi bien qu'aux justes et aux parfaits, pour en faire une seule et même conquête de son amour.

(A suivre)

Mme Yves L. et "L.P.C." sont priés de signer leurs lettres et de me donner leur adresse, s'ils désirent avoir une réponse dans le Petit Courrier Sanctoral.

Oncle ARTHUR.

15 mars 1942.

(1) "Benigna" est la forme italienne ou latine de "Bénigne".

Le savez-vous... ?
On trouvera les réponses en page 8

1.—Quelle est la vocation du peuple canadien-français ?

2.—Quelles sont les consonnes que l'on appelle "labiales" ?

3.—Comment personifie-t-on le CONSEIL ?

4.—Pourquoi dit-on : "A cor et à cri" pour signifier "appeler quelqu'un bruyamment, de toutes les manières, pour qu'il entende sûrement" ?

5.—En quoi consiste l'indulgence des Sept-Autels ?

6.—Que savez-vous de la "Corporation des écrivains jurés" ?

Dimanche, 15 mars 1942

Héroïsme de prêtres-soldats

DANS L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES

Un prêtre héroïque est resté, dans la tradition militaire américaine, comme l'image même de la bravoure des religieux sous le feu de l'ennemi: il s'agit du révérend Père Francis-P. Duffy, guide spirituel fameux des soldats catholiques venus des Etats-Unis en France lors de la dernière grande guerre.

Ce chapelain avait soulevé l'admiration de toutes les forces expéditionnaires américaines, voilà un quart de siècle. Mais de façon assez curieuse, un autre prêtre du même nom marche cette année sur les traces glorieuses de son prédécesseur. On parle partout, dans les Philippines, du révérend Père John-E. Duffy, de Toledo, Ohio, qui détient le grade de major dans l'armée régulière.

Le major abbé John Duffy est le chef des aumôniers militaires du Premier Corps des Philippines. Quatre prêtres sous son commandement, tous quatre Philippins, ont été portés disparus au cours des engagements avec les Japonais, depuis deux mois. Il en éprouve une grande tristesse, car c'est lui qui leur avait ordonné de rester en première ligne.

Le Père Duffy vient d'être décoré pour "bravoure singulière", après qu'il eût été blessé le premier janvier dernier et qu'il eût refusé catégoriquement de se laisser évacuer. Sa blessure est en train de guérir sur le champ de bataille, où il célèbre la messe tous les jours, sur un autel mesurant deux pieds de côté, fabriqué avec des caisses vides de munitions; les saintes espèces sont abritées sous un fragment de tente. Le reste du temps, le Père Duffy écoute les confessions des soldats, assis à quelques pieds des affûts de canons crachant la mort sur les envahisseurs jaunes.

AUTRE HEROS ECCLESIASTIQUE

Le Père John Duffy n'est pas le seul

aumônier militaire catholique à conserver aux Philippines, cette tradition de dévouement et de bravoure qui a toujours caractérisé les religieux endossant l'uniforme.

Un autre prêtre, le révérend Père Mathias Zerfus, capitaine venant de Twin Oaks, Wisconsin, commande une compagnie de cavalerie dans le Premier Corps des Philippines. Il a par conséquent le même grade et sert dans un régiment du même genre que monsieur François Dollier de Casson sous Turenne, qui devint plus tard prêtre de St-Sulpice, explorateur et missionnaire en Nouvelle-France, supérieur du séminaire de Montréal en 1671, et finalement vicaire général du diocèse de Québec...

Le capitaine Mathias Zerfus a refusé de se raser depuis le début de la campagne. Il porte actuellement une épaisse barbe noire, signe de ralliement pour ses soldats, et objet d'inquiétude pour les guerriers de Tokyo, habitués à voir des ennemis au menton rasé.

Ce militaire n'a pas pris cinq heures de sommeil d'affilée depuis le début de décembre. Il s'est battu chaque jour de cette campagne terrible et épuisante des dernières semaines de l'année dernière, alors que les troupes américaines reculaient lentement, luttant pied à pied contre les Japonais, qui les repoussèrent du golfe de Lingayn jusqu'à la péninsule de Bataan, dans l'île de Luçon.

Pour sa bravoure, ce prêtre a reçu la vingt-sixième citation qui ait été décernée au régiment de cavalerie par le commandant des troupes expéditionnaires.

Ces deux exemples ne rendent pas justice à l'héroïsme des religieux devant l'ennemi, puisqu'ils ont l'air d'exceptions. Tous les serviteurs de Dieu dans les Philippines se conduisent comme des héros.

L'opinion des autres

Le démenti à Goëbbels

"On sait avec quelle virulence les propagandistes du Dr Goëbbels ont crié, sur les ondes courtes, que l'Angleterre se battra jusqu'au dernier de ses Dominions, jusqu'au dernier de ses soldats coloniaux. Mensonge nazi de la plus belle eau. Les statistiques démontrent que des 174,000 soldats perdus par la Grande-Bretagne depuis la guerre, le Royaume-Uni en a fourni 71.3 pour cent, les Dominions 18.2 pour cent, les colonies 5 pour cent et les Indes 5.5 pour cent." — (Edouard Hains, l'Etoile de l'Est, Coaticook, Qué., 19 février 1942.)

Le danger japonais

"Le danger japonais est le véritable péril pour l'Europe, non seulement en raison de la natalité nipponne, mais aussi de la ténacité et de la fourberie des Japonais ainsi que de leur soif de domination. Partout, leur nombreuse population, leur surnoiserie, nous coupent l'herbe sous les pieds." — (Le Dr Eydt, dans son manuel "L'Enseignement de la politique raciste à l'école primaire", Leipzig, 1936.)

Conseils de la B. B. C.

"La masse française est secouée d'espérances. Elle écoute la voix mauvaise qui lui murmure: "Ne cède pas. Tu es encore la plus forte. Prépare-toi à une nouvelle guerre. La honte d'aujourd'hui s'effacera dans la victoire de demain." — (Le Giornale d'Italia, Rome, 13 novembre 1941.)

L'inutile consternation

"La perte de Singapour a été un coup cinglant, mais il n'y a pas de nécessité ni de temps pour nous livrer à la consternation. La question la plus importante que nous devons tous nous demander dans les périlleux instants qui nous restent n'est pas: "Qui est responsable?" mais plutôt: "Que doit-on

faire?" Il est possible de réserver ce pays et les régions principales des Indes Néerlandaises comme bases d'où partiront nos attaques. Avec l'entière collaboration des forces alliées, nous l'emporterons dans cette lutte." — (M. Francis Forde, ministre de la Guerre d'Australie, Canberra, 16 février 1942.)

La Pologne martyre est un avertissement

L'Allemagne nabe a mis en pratique pendant sa conquête de Pologne le sinistre principe de la "férocité abrégative" en vertu duquel on voulait intimider les neutres et les belligérants alliés des braves Polonais. Cette campagne de Pologne et l'occupation du pays ont donc été effectuées avec une sauvagerie sans précédent dans les annales de la guerre. Les Allemands s'en sont fait une gloire dans leur film tristement célèbre: Le baptême du feu. Cette brochure que M. G.-M. Godden a écrite pour la "Catholic Truth Society" de Londres, apporte, de tous les témoignages recueillis sur le long martyre de la nation polonaise, les récits les plus authentiques et les plus irréfutables, chaque pièce et chaque source étant clairement indiquées. Le Service de l'Information au Canada a été autorisé à présenter au public une réimpression de ces émouvants témoignages qu'on ne peut lire sans penser au sort qui serait le nôtre si nous faillissions dans notre effort de guerre.

ENEZ TOUS
à Moï
POUR LES PETITS
ET LES GRANDS

OFFRONS DES SACRIFICES POUR LE SAINT-PERE

Au début de son Pontificat, Pie XII, de regrettable et sainte mémoire, envoyait au Cénacle de Rome sa photographie avec ces mots: "Je bénis le Cénacle et les petites Croisées qui apprennent à aimer si bien Jésus et son Vicaire".

Dès l'enfance, il faut apprendre à aider le Pape, même de sa bourse. Eh oui, un Catholique ne commence jamais trop tôt à faire des sacrifices pour pouvoir donner, de sa bourse à lui, à la quête du dernier de saint Pierre. C'est la quête pour le Pape, par laquelle tous ses enfants peuvent l'aider suivant leurs moyens, dans ses charges mondiales. Informe-toi du jour où elle se fait dans ton diocèse, et garde-le bien dans ta mémoire. Donnes-y ce que tu pourras, de tout ton cœur. Si tu ne peux lui donner qu'une somme insignifiante, dédommage-toi en aidant dans ses charges spirituelles du salut des âmes, qui sont bien plus écrasantes encore que ses charges matérielles. Offre tes sacrifices pour l'aider à obtenir l'unique Bercail promis dans l'Evangile, par l'entrée en masse dans l'Eglise Romaine des païens, des juifs, des protestants, des schismatiques...

Offre par-dessus tout le Saint-Sacrifice: si tu as le bonheur d'aller à la messe tous les jours, entends-en au moins une par semaine pour le Pape, que tu marqueras à part à moins que tu ne préfères chaque jour, ce qui est encore mieux... en tous cas, n'oublie pas la prière pour le Pape au Canon, en même temps que le prêtre.

Chiens de Terre-Neuve

(suite de la page 4)

manière qu'il le soutenait lorsque les paysans l'aperçurent, et il est probable que s'il eût persévéré dans sa première manière l'homme n'aurait pu être rappelé à la vie.

Ce n'est pas, comme nous l'avons déjà dit, seulement en faveur de leur maître que les chiens de Terre-Neuve font preuve d'un pareil dévouement; on en a vu souvent se jeter à la mer pour aller porter secours à de malheureux naufragés, et les ramener au rivage en faisant un grand circuit, afin de gagner une plage sablonneuse et éviter les rochers. Il faut remarquer, au reste, que ces chiens, quoique se soutenant dans l'eau avec une extrême facilité, et pouvant nager pendant très longtemps sans fatigue apparente, ne se tirent pas très bien des brisants, et succombent quelquefois dans des circonstances où des chiens moins bons nageurs, mais plus vigoureux, parviennent à se sauver; c'est ce qu'on vit, par exemple, dans un naufrage qui eut lieu sur les côtes de l'Ecosse. Le bâtiment avait touché un roc à fleur d'eau, et était sur le point de s'entr'ouvrir: on avait perdu tout espoir de le dégager, et on ne songeait plus qu'à sauver l'équipage. Il fallait pour cela faire arriver une corde jusqu'à terre, et comme par le temps qu'il faisait aucun bateau ne pouvait tenir la mer, on songea à tirer parti pour cela de deux chiens de Terre-Neuve qu'on avait par hasard à bord; ils furent successivement mis à l'eau portant une corde au cou; mais, après des efforts incroyables, tous deux se noyèrent. Il restait encore dans le vaisseau un boule-dogue de moyenne taille, mais très fortement constitué. On n'espérait guère que celui-ci, qui peut-être de sa vie n'était entré dans l'eau, pût échapper quand les deux premiers avaient succombé; cependant, comme il fallait profiter des moindres chances, on le jeta à son tour, et quoique repoussé plus d'une fois par la lame, battu, froissé contre les rochers, il poursuivit intrépidement sa route, et parvint à aborder. Ce fut le salut de l'équipage, que tout secours humain semblait ne pouvoir préserver.

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Le peuple canadien-français a hérité de la vocation de sa mère patrie, la France. Sous la conduite de l'Eglise, il a accompli l'oeuvre de l'évangélisation chrétienne au Canada et en a répandu les bienfaits.

2.—Les consonnes labiales sont celles qui se prononcent surtout au moyen des lèvres. Ce sont : p, b, f, v, et m. — Père, bonté, force, vue, mère.

3.—On représente le "conseil" sous les traits d'un vieillard respectable, tenant en main un livre surmonté d'une chouette, emblème de la pénétration. Dans l'autre main, il tient un miroir entouré d'un serpent, emblème de la prudence. Il pose le pied sur une dauphin, pour exprimer que le bon conseil ne cherche pas la célérité, dont le dauphin est un des attributs. Sa robe est violette, couleur symbolique de la gravité ; il porte au cou une chaîne d'or à laquelle est suspendu un coeur, emblème de la sincérité.

4.—Cette expression, "A cor et à cri", est une ancienne expression de chasse ; au Moyen-Age, on disait : "Poursuivre un cerf à cor et à cri", et cela voulait dire qu'on l'effrayait le plus possible, par le son du cor et par le cri des chasseurs, afin qu'il ne sache plus où aller et se fasse prendre.

De ce sens propre au sens dérivé il n'y avait qu'un pas, et ce fut, croit-on, le poète Marot au XVII^e siècle, qui, le premier, franchit ce pas.

Lors eux, euïdant que fusse un
[grand crédit,
M'ont appelé Monsieur à cry
[et à cor.

Les exemples de l'emploi de cette expression se multiplient en-

suite ; citons notamment Mme de Sévigné, qui écrit dans une de ses lettres, datant de 1626 : "Il demandait le coadjuteur à cor et à cri."

Depuis, "à cor et à cri" est tombé dans le langage populaire, et nombre de gens se servent de cette expression pour montrer qu'ils ont mis toute l'insistance voulue à appeler quelqu'un.

5.—De nombreuses indulgences ont été attachées à la pieuse pratique de visiter les sept autels privilégiés des sept églises principales de Rome : Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul hors les murs, Saint-Jean de Latran, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Laurent hors les murs, Sainte-Marie Majeure et St-Sébastien hors les murs.

6.—L'an 1570, Charles IX, roi de France, autorisa légalement à Paris une corporation composée de sept écrivains jurés qui devaient faire foi judiciairement en matière d'écriture et de faux. Il leur permit, en outre, d'enseigner aux enfants l'écriture, l'orthographe, le ject et le calcul. Egalement vus d'un mauvais oeil par le chantage de Notre-Dame, supérieur des petites écoles, et par l'Université, dont ils ne subissaient pas la juridiction, ils eurent pour rivaux les maîtres d'école, auxquels ils firent à leur tour sentir le poids de leur privilège. En 1661, ils obtinrent du parlement un arrêt qui défendait "aux maîtres d'école de mettre plus de trois lignes d'écritures dans les exemples qu'ils donneront à leurs écoliers." La corporation des écrivains jurés se constitua, par lettres patentes de 1779, en bureau académique d'écriture, et subsista jusqu'à la révolution française.

L'inflation nous menace ; lutons contre elle si nous voulons survivre.

UN EVEQUE VEUT VOIR TOMBER LES BOMBES !

Un aviateur rentré aux Indes raconte que lorsque les avions japonais s'approchent de la ville chinoise de Yuanling et que les sirènes sonnent l'alarme, les prêtres, les séminaristes et les religieuses vont dans des abris près de la montagne. Mais Mgr O'Gara reste dans la ville, afin de voir où tombent les bombes. Quand le raid est terminé, les religieux reviennent, et Mgr O'Gara, vêtu d'une vieille soutane et coiffé d'un panama décrépit les forme en escouades de secours et les guide vers les ruines fumantes. Il pénètre le premier sous les murs abattus, fait ramasser les victimes, servant même souvent de brancardier. La semaine dernière, alors qu'il avait dirigé toutes les civières dans une autre direction, il entendit des plaintes. Fouillant sous les débris, il découvrit un coolie chinois gravement blessé. Comment le transporter à l'hôpital? L'évêque résolut le problème en hissant le malheureux sur son dos et en le transportant jusqu'aux médecins, distants de plus d'un mille.

A propos de TIMBRES

BULGARIE

On a reçu dernièrement trois timbres (pour taxe postale) dont l'usage est obligatoire en Bulgarie, pour la livraison de la maille le dimanche et les jours de fête. Ces timbres sont les suivants : 1 leva, vert foncé, représentant un sanatorium ; 2 leva, orange, montrant des enfants sur une plage ; 5 leva, bleu foncé, montrant des malades assis.

GUATEMALA

Un timbre brun-orange de 25 centavos, portant la statue de Barrios, vient d'être mis en circulation avec une double surcharge (en noir) de 1-2 c. et avec l'inscription "Medio centavos".

Petites notes

LE DE GAULLE DE L'ARMÉE ANGLAISE

C'est le lieutenant-général Giffard Le Quesne Martel, commandant du Corps d'armée blindé de Grande-Bretagne depuis décembre 1940. Le général Martel, au nom si français, commença sa carrière comme officier du Génie au cours de la guerre précédente. Il combattit dans les premiers tanks mis en service en 1916 et fut frappé des brillants résultats obtenus par la victoire des effectifs blindés à Cambrai, le 20 novembre 1917. Aussi passa-t-il les années de l'après-guerre à préconiser l'emploi de chars d'assaut de plus en plus puissants. Devant l'indifférence générale, il entreprit lui-même dans sa maison de Camberley la construction d'un char petit et rapide. Plus tard, il se rendit en Russie, où il rencontra les maréchaux Vorochilov, Timshenko et Budyenny. Il lut et médita l'ouvrage célèbre du général de Gaulle, mais comme lui, inquiéta son état-major. Et c'est pourquoï le général Martel fut en quelque sorte exilé en étant nommé instructeur à l'École supérieure de guerre de Quetta, aux Indes. Mais le troublant réveil de l'Allemagne en 1935 lui donna raison. Rappelé des Indes, le général Martel fut nommé sous-directeur de la Motorisation. Commandant la 50e Division britannique et une brigade de chars d'assaut, en France, en mai 1940, le général Martel, enfonçant près d'Arras, les lignes ennemies, capturant 400 prisonniers. Comme devait faire de Gaulle à la même époque à Abbeville et à Lyon, le général Martel démontra ce qu'auraient pu faire des concentrations de tanks, si les armées alliées en avaient été suffisamment pourvues. "Si nous avions eu 500 tanks Matilda à ce moment, dit le

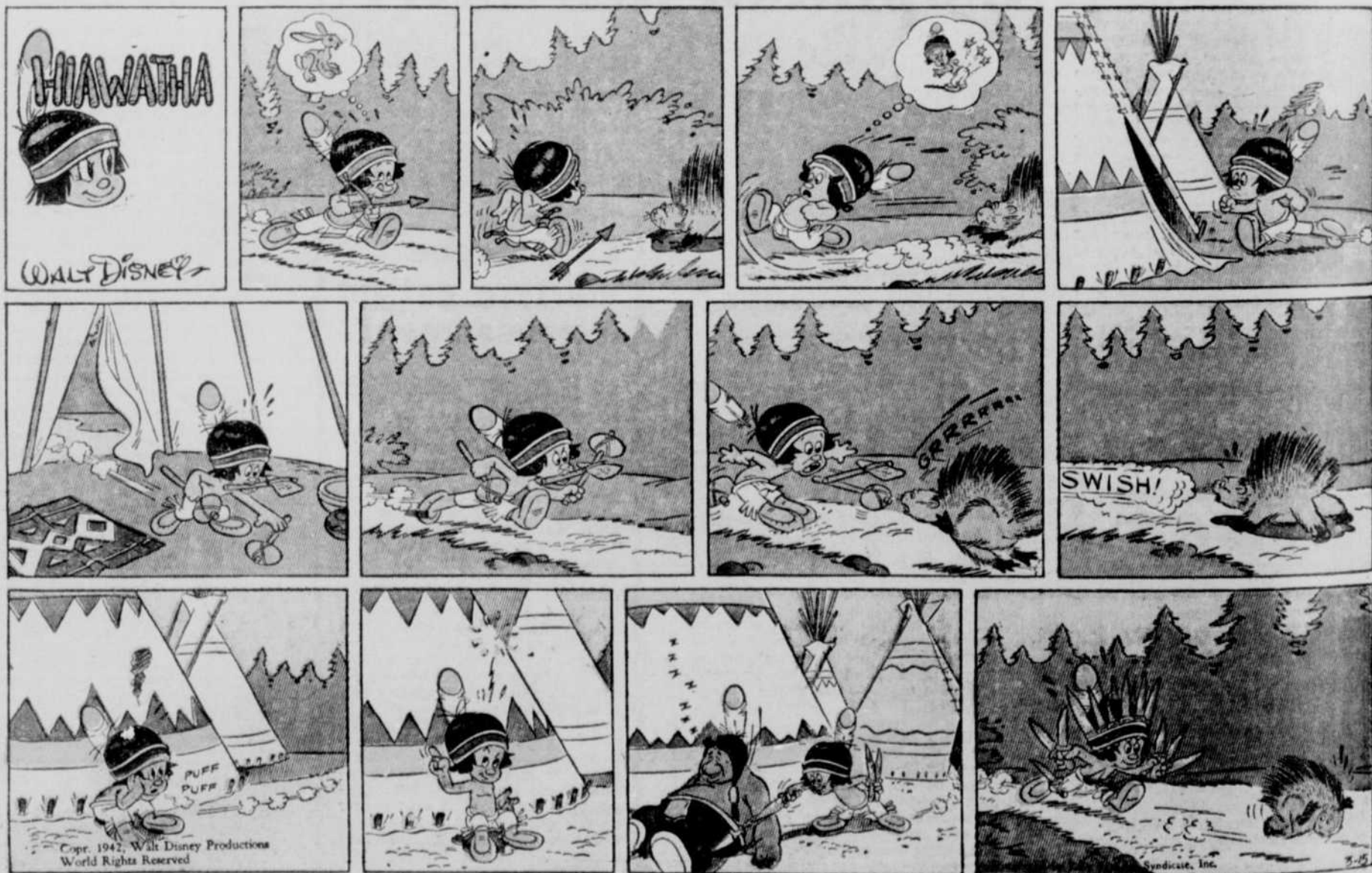
général Martel, nous aurions réussi à encercler les forces blindées allemandes."

L'HEROISME DES PILOTES AUSTRALIENS

Parmi les avions qui évacuèrent des femmes et des enfants de la Nouvelle-Guinée, citons l'appareil avec lequel Charles Uim avait volé d'Angleterre en Australie en 1933. L'avion était condamné depuis six ans ; mais voyant qu'il fallait transporter un malade et quelques femmes, le pilote Arthur Collins répara le moteur dans une obscurité totale et réussit son envolée. Au cours du raid sur Wau, le pilote C. Bernard sauta dans la carlingue d'un Lockheed géant sans protection sur le terrain, et le mena jusqu'à Port Moresby, sur la côte sud. Un autre pilote nommé M. Blackman, accompagné d'un mineur, prit deux semaines à parcourir huit cents milles dans un Gypsy Moth âgé de quinze ans. Il fit le voyage en douze étapes et est parvenu en Australie cette semaine, sauvant l'avion de la destruction japonaise.

LES PECHEURS NE CRAIGNENT PAS LES OBUS

Même sous le feu de l'ennemi, les pêcheurs de Bataclava continuent à prendre du poisson dans la mer Noire, afin de ravitailler la population assiégée de Sébastopol. Une dépêche du front de Crimée signale en outre, que la flottille de Bataclava a lancé un défi sportif à celle de Kerch, à l'autre bout de la péninsule. Il s'agit de savoir laquelle peut pêcher le plus de poisson tout en attrapant le moins de projectiles.



Jeux d'esprit

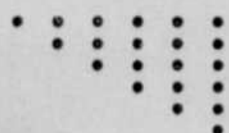
ARITHMETIQUE AMUSANTE

Trouver un nombre de 4 chiffres tels que:
 1° Le chiffre des mille + celui des centaines + celui des dizaines = 14.
 2° Le chiffre des mille + celui des centaines + celui des unités = 17.
 3° Le chiffre des mille + celui des dizaines + celui des unités = 13.
 4° Le chiffre des centaines + celui des dizaines + celui des unités = 19.

HOMONYMES

Fuyez-en les coups. — Pousse. — Piqure dans l'étoffe. — Pas.

MOT DECROISSANT



Poète allemand. — Se fait au jardin. — Dououreux au figuré. — Dans une meringue. — Au bout de l'escalier. — Consonne.

MOTS NOUVEAUX

Ajoutez une syllabe devant les syllabes suivantes pour former des mots nouveaux. Lues de haut en bas, les syllabes donnent un proverbe:

- xx et
- xx ant
- xxxx live
- xx sant
- xxx teur
- xxx molo
- xx me
- xxx proie
- xx tit
- xx ose
- xx pin
- xxx ting
- xxxx trait
- xx ver
- xxxx son
- xx cret
- xx cun

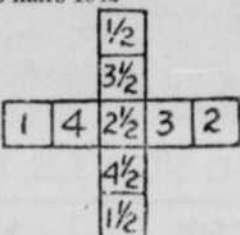
LES LETTRES IMAGEES

- Quelles sont les lettres:
- 1° Qu'il faut respecter.
 - 2° Qu'il faut enfermer.
 - 3° Qui n'ont pas de religion.
 - 4° Qui n'existent pas sans une prière.
 - 5° Qui sont alimentaires.
 - 6° Qui sont assez douloureuses.
 - 7° Qui sont inintelligentes.
 - 8° Qui sont occupées.

SOLUTION

des problèmes proposés
8 mars 1942

Voici la solution de notre problème de chiffres



PROBLEME

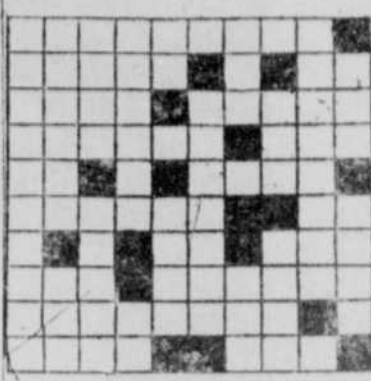
Elle avait huit enfants. Pas plus.

ENIGME

L'heure.

Mots croisés

Problème No 263 et solution du No 262



HORIZONTALEMENT

1. Circuit, promenade au loin et en vitesse.
2. Long bâton garni de fer, pour la chasse—ruisselet des champs.
3. A la serrure—recueil de cartes.
4. Fameux paladin—palmipède de choix.
5. Préfixe d'assemblage—organe précéux.
6. Tête, cou, pattes et ailerons d'une volaille—au diapason.
7. Forment la charpente soildu corps—possessif.
8. Adverbe de lieu—souhaite.
9. Traces de roues de voitures dans les mauvais chemins.
10. Démentir ce qui paraît vrai.—démonstratif.

DEVINETTES

- 1° Il faut jouer aux cartes quand on est enrhumé, parce qu'on a de la toux.
- 2° Le fils Ique et la mère Ique.
- 3° Les habitants les plus mal couchés sont ceux de Senlis (sans lits).
- 4° L'ours blanc aime être au pôle, Virginie aimait trop Paul, Paris est métropole et Amundsen était maître au pôle.

CHARADES

Jugement.
Bateau.
Drap — eau.

VERTICALEMENT

1. Divertissement.
2. Equilibre—clameur, appel.
3. Grand maréchal de France sous le second Empire—qui se rapporte à l'âne, qui concerne l'âne.
4. Vous en avez peut-être plus d'un léger, travers dont il faut vous corriger—préfixe souvent négatif.
5. Soit adverbe, soit conjonction—substance pharmaceutique employée surtout en teinture.
6. Appuyer debout contre un plan vertical, un mur.
7. Clair, précis—sans eau, sans humidité.
8. Règlement sévère à observer—situe.
9. Relâcher les fils d'un tissu.
10. Synonyme de consomme—un des douze fils de Jacob.



TRIANGLE

N E L L Y
E L I E
L I T
L E
Y

METAGRAMME

Bave. — Cave. — Pave. — Gave.
— Hève. — Rave. — Save.

CROIX

S
U
G R E C E
D
E

LA SOURIS MIQUETTE



LE GROS GIBIER

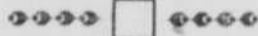
DANS LE PARC D'ELK ISLAND

Le gros gibier continue de se multiplier dans le parc national d'Elk Island, qui abrite le plus important troupeau de bisons du Canada, annonce le ministère des Mines et des Ressources.

Bien qu'on ait dû abattre 510 bisons au début de l'hiver, il y avait encore, à la fin de l'année, 1129 têtes dans cette réserve clôturée de 59 milles carrés, et de ce nombre, 263 étaient des petits de l'année. C'est dans le but de ne pas épuiser les spécimens d'un animal sauvage jadis menacé d'extinction qu'on a jugé opportun de réduire le troupeau.

Le nombre des orignaux continue aussi d'augmenter et atteint maintenant 550. Cet animal, dont on craignait la disparition au début du siècle, jouit de la protection des autorités canadiennes depuis 1906, date de la fondation du parc national d'Elk Island. Le nombre des élans y est de 144.

Le castor est un autre animal qu'on trouvait autrefois en abondance dans les limites du parc d'aujourd'hui, mais qui disparut graduellement de la région. On espère que les quatre couples qu'on y a transportés du parc national de Banff en 1941 seront avant longtemps un actif précieux pour toute la faune sauvage du parc et les quelque 200 espèces d'oiseaux qui y viennent chaque année.



Comme son père

Un Normand était venu vendre des chevaux dans une petite ville de province. Il ne lui en restait plus qu'un ; on le lui vola. Porter plainte était mauvais remède ; notre Normand se servit d'un stratagème pour rentrer dans son bien.

Il fit attacher sur tous les murs de la ville, la déclaration suivante :

AVIS

Celui qui a volé un cheval au sieur X... habitant 4, rue de l'Épée, est prié de le lui ramener dans les quarante-huit heures ; il n'aura à craindre aucune poursuite. Si le voleur ne se conforme pas à cet avis, M. X... se verra contraint, bien à regret, du reste, de faire ce que fit son père en pareil cas, lors de la Révolution de 1848.

La réclame eut un plein succès. Quelques heures plus tard, le cheval était rendu à son maître.

Mais quelqu'un demanda au Normand :

—Qu'auriez-vous donc fait, si on ne vous eût pas rendu votre cheval ?

—J'aurais fait comme mon père ; j'aurais mis la selle sur mon dos et je serais retourné à pied dans mon pays.



VUE PRISE SUR LE LAC BRAS D'OR, AU CAP-BRETON, N.-E.

COMBIEN DE CHEVEUX AVEZ-VOUS ?

Combien de cheveux y a-t-il sur la tête d'une femme ? Cela est aussi facile que de compter des grains de sable au bord de la mer, n'est-ce pas ?

Mais des savants allemands et américains ont fait des recherches à ce sujet. Ils ont trouvé que, bien que le nombre varie, comme on peut le penser, les brunes, les blondes et les rousses, entrent chacune dans une catégorie.

Les blondes ont en moyenne plus de cheveux que les brunes, et une rousse a moins de cheveux que les autres.

Voici ce qu'il est résulté de ces observations :

Blonde moyenne : 140 à 160,000.

Brune moyenne : 80 à 125,000.

Rousse moyenne : 25 à 55,000.

D'un autre part, il faut noter que les cheveux roux sont en général plus gros que les autres et c'est pourquoi ils paraissent souvent plus abondants.

Devant tous ces calculs il y a de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

MOTS ET DICTONS

On dit "myope comme une taupe", quoiqu'on n'en ait jamais rencontré avec un lorgnon.

"Qu'allait-il faire dans cette galère ?"

Ce mot vient de la pièce de Molière, *les Fourberies de Scapin*, parce que le père répète sans cesse cette phrase à Scapin, qui veut lui extorquer cinq cents écus pour délivrer son fils, soi-disant retenu prisonnier sur une galère turque.

Pourquoi le peuple appelle-t-il les coiffeurs des *merlans* ?

Ce nom a été donné aux perruquiers lorsque l'usage était de porter de la poudre dans les cheveux. Les coiffeurs en étaient couverts et ressemblaient à des merlans qu'on a roulés dans la farine pour les jeter dans la friture.

Alexandre de Paris, qui vivait vers le XIIe siècle, a été le premier qui ait fait des vers de douze syllabes, et c'est de là qu'est venu le nom de *vers alexandrins*.

Ce sont les Jésuites qui ont introduit en France le *dindon*, qui tire son nom de l'Inde, et ce n'est pas un canard.

UN COCHON SOUS LA DOUCHE !

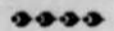
Un établissement de douches vient d'être aménagé dans une des plus importantes porcheries des Nouvelles-Galles du Sud, en Australie.

Or, ces douches sont destinées aux soins de beauté des... porcs. Tout cochons qu'ils sont, on tient à les doucher tous les jours, car ils adorent ça !

Ces douches froides quotidiennes présentent un autre avantage. Elles empêchent les animaux de transpirer pendant la chaude saison.

Ce n'est pas dans un but purement désintéressé qu'on se donne tant de mal pour doucher les cochons, car on a remarqué qu'ils grossissaient ainsi beaucoup plus vite !

La transpiration leur faisait perdre beaucoup de graisse par évaporation... et c'est pour garder le porc qu'on le nettoie.



Le plus lourd des sacrifices pèse moins que le plus léger des remords.

Charles PAYS

L'HISTOIRE DES PAPES

SAINT LÉON IX (1049-1054)

Brunon, des comtes d'Egesheim, passa du siège de Toul à celui de Rome en 1048, par le crédit d'Henri III, son cousin. Elevé au pontificat malgré lui, il vint à Rome en habit de pèlerin et ne revêtit celui de Souverain Pontif que lorsque les acclamations du peuple romain l'eussent canoniquement élu (fév. 1049).



Il garda l'administration de son diocèse. Léon IX assembla des conciles en Italie, en France et en Allemagne.



A Cluny, en 1049, Léon IX ordonne à Hildebrand de le suivre à Rome.

Il amenait avec lui un jeune religieux, d'un noble et grand caractère, d'un génie actif et pénétrant, qui devait illustrer le nom d'Hildebrand.

La simonie et le concubinage étaient alors les deux plus cruels fléaux de l'Eglise.

Ce Pape condamna Bérenger qui refusait d'admettre la présence réelle de N.S.J.C. dans la Sainte Eucharistie.

(A SUIVRE)



La fille du Brouillard

TIRÉ DU ROMAN "CHARLES LE TÉMÉRAIRE"
DE WALTER SCOTT.
ILLUSTRATIONS, ADAPTATION des ÉDITIONS VINCENT



Rodolphe vint relever Arthur de sa garde avant qu'Anne, ou son apparition, fut revenue. Le jeune Anglais ne souffla mot de son aventure nocturne. Les deux hommes marchèrent en silence jusqu'à un petit bois tout proche.

Le chien qui les accompagnait s'arrêta tout à coup, et gronda sourdement. Rodolphe et Arthur se dissimulèrent dans un taillis pour observer ce qui pourrait se produire.



Le chien courut vers un buisson éloigné, en donnant des signes d'alarme, puis il se calma et revint tranquillement vers les jeunes gens.



Cela est étrange, dit Arthur; je crois avoir vu remuer quelque chose derrière ce buisson, pendant que vous étiez occupé à calmer le chien. Je vais voir ce que c'est.

Il quitta Rodolphe sans lui donner le temps d'intervenir. Lorsqu'il arriva près du buisson, la même forme blanche qui lui était déjà apparue, se dressa sur le côté du buisson et s'enfonça plus avant dans le bois.



Arthur revint vers Rodolphe en courant :

—L'avez-vous vue? l'avez-vous vue?

—Vu! si vous avez vu quelqu'un, pourquoi n'avez-vous pas donné l'alarme.

—Ce n'était qu'une femme! murmura Arthur.



Pressé de questions, il raconta les événements de la nuit au jeune suisse.

Rodolphe ne parut pas surpris :

—Je crois, dit-il pensivement, que vous avez vu, non pas Anne de Geierstein, mais son apparition surnaturelle... Anne a eu des ancêtres accusés de sorcellerie. Peut-être comprendrez-vous mieux les faits dont vous avez été témoin, lorsque vous aurez entendu le récit que je vais vous faire.

BEN-HUR

par LEW WALLACE

ILLUSTRATIONS DE RODOLPHE VINCENT

● suite

Tous droits réservés
Reproduction autorisée par la LIBRAIRIE MAME

"Que la volonté de Dieu soit faite," reprit-il solennellement; et à l'accent de sa voix, tous comprirent qu'il ne conservait aucun espoir de retrouver les chères disparues.

Ses yeux étaient pleins de larmes, qu'il cherchait à dissimuler, les jugeant indignes d'un homme.

Il retrouva enfin son calme et, avançant un siège :

"Viens, Amrah, lui dit-il, assieds-toi près de moi. Non? à mes pieds alors, car j'ai à entretenir mes amis d'un personnage merveilleux qui a fait son apparition dans le monde."

Mais elle alla s'asseoir à l'écart, le dos appuyé au mur, les mains entourant ses genoux, heureuse de le contempler.

Ben-Hur reprit alors :

"Je ne puis répondre à votre question sur le Nazaréen avant de vous avoir parlé des choses que je lui ai vu faire, d'autant plus qu'il entrera demain dans Jérusalem et montera au Temple, qu'il appelle la maison de son Père. C'est là, paraît-il, qu'il se manifestera, c'est demain que nous saurons, par conséquent, lequel de vous deux avait raison."

—Où pourrai-je donc le voir? demanda Balthazar en joignant ses mains tremblantes.

—La foule sera très grande, je crois donc que vous ferez bien d'aller tous sur la terrasse du Portique de Salomon.

—Viendrez-vous avec nous? —Non, mes amis auront peut-être besoin de moi pour le cortège.

—Pour le cortège? s'écria Simonide. Voyage-t-il donc en grande pompe?"

Ben-Hur comprit sa pensée.

"Il a douze hommes avec lui, des pêcheurs, des paysans et un publicain, tous appartenant aux classes les plus humbles, et ils vont à pied, sans souci du vent et de la pluie, du froid ou de la chaleur. En les voyant s'arrêter, à la tombée de la nuit, sur le bord de la route, pour rompre leur pain ou s'étendre à terre pour dormir, je songeais à un groupe de bergers, ramenant leurs troupeaux et non à des no-

bles et à des rois. Mais quand Lui relevait les coins de sa coiffure pour en secouer la poussière ou regarder quelqu'un, j'étais obligé de reconnaître qu'il est leur maître, plus que leur compagnon, leur supérieur en même temps que leur ami. Et dites-moi, vous qui êtes des gens d'expérience, par quel mobile un homme qui pourrait s'enrichir en changeant en or les pierres du chemin peut-il préférer rester pauvre?"

—Les Grecs l'appelleraient un philosophe, dit Iras.

—Non, fille, répliqua Balthazar, les philosophes n'ont jamais eu un tel pouvoir.

—Comment savez-vous que cet homme le possède?"

—Je l'ai vu changer l'eau en vin, repartit aussitôt Ben-Hur.

—Etrange, vraiment étrange, reprit Simonide, mais moins à mon avis que de préférer la pauvreté à la richesse. Est-il vraiment si pauvre?"

—Il ne possède rien et n'envie point le bien des autres. Il plaint les riches. Mais laissons cela. Que diriez-vous d'un homme qui multiplierait sept pains et deux poissons en une quantité suffisante pour nourrir cinq mille hommes, et remplir plusieurs corbeilles de restes? Eh bien, j'ai vu le Nazaréen le faire.

—Tu l'as vu? s'écria Simonide.

—Oui, et j'ai même mangé du pain et des poissons. Mais mieux encore. Que diriez-vous, continua Ben-Hur, d'un homme doué de la vertu de guérir ceux qui touchent seulement le bord de son manteau ou qui l'invoquent de loin. De cela aussi j'ai été témoin, pas une fois mais plusieurs. Comme nous quittions Jéricho, deux aveugles sur la route invoquèrent le Nazaréen, il toucha leurs yeux de ses doigts, et ils virent. Un autre jour, on lui apporta un paralytique, il lui dit simplement: "Reviens dans ta maison," et l'homme se leva guéri. Que dites-vous de cela?"

Le marchand ne savait que répondre.

"Vous croyez peut-être, comme

plusieurs le disaient, qu'il s'agit là de tours de jonglerie? Laissez-moi vous prouver le contraire, en vous racontant les prodiges plus grands encore que je lui ai vu opérer. Vous connaissez tous ce fléau de l'humanité, qui n'a d'autre remède que la mort, je veux dire: la lèpre."

A ces mots, Amrah laissa tomber ses mains, et se souleva à demi pour mieux entendre.

"Que diriez-vous, poursuivit Ben-Hur, si vous aviez vu comme moi ce que je vais vous raconter. Un lépreux vint vers le Nazaréen, comme je me trouvais avec lui, un jour en Galilée et lui dit: "Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir." Et lui, le touchant de la main dit: "Sois guéri; je le veux." Et aussitôt l'homme fut guéri, et son corps devint aussi sain que celui de nous tous que le regardions, et nous étions foule."

Amrah avait peine à contenir son excitation, elle se leva et fit effort pour écouter le récit de Ben-Hur jusqu'à la fin.

"Une autre fois, reprit encore Ben-Hur, ce ne fut plus un lépreux, mais dix qui vinrent à la fois tomber à ses genoux en criant: "Maître, maître, aie pitié de nous! — "Allez, leur dit-il, vous montrer à vos prêtres comme la loi l'exige, et avant que vous soyez arrivés devant eux, vous serez guéris."

—Et ils le furent?"

—Ils le furent, rien ne leur resta de leur infirmité que leurs habits souillés.

—On n'a jamais rien vu de semblable auparavant, dans tous Israël," dit Simonide à demi-voix.

A ce moment, Amrah se dirigea sans bruit vers la porte, nul ne la vit sortir.

"Je vous laisse à penser l'impression que de pareils prodiges pouvaient produire sur mon âme, et pourtant mes doutes, mes inquiétudes, mon étonnement n'étaient point encore à leur comble. Comme vous le savez, les Galiléens sont résolus et impétueux. Après des années d'attente, leurs épées leur brûlaient les doigts, il leur fallait l'action: "Il tarde à se déclarer, obligeons-le à le faire, me disaient-ils." Je commençais moi-même à être impatient. S'il devait être roi, pourquoi pas maintenant que les légions étaient prêtes? Un jour qu'il enseignait au bord de la mer, nous voulûmes le couronner de force, mais il disparut à nos regards, et nous l'aperçûmes tout à coup qui s'éloignait du rivage sur une barque. Bon Simonide, toutes les convoitises qui mènent l'humanité à la folie: richesses, puissance, honneurs, royauté même offerte par l'amour de tout un peuple, tout cela ne le touche pas. Qu'en pensez-vous?"

Le marchand resta un moment tête basse puis, se redressant, il répondit résolument:

"Le Seigneur vit et la parole des prophètes vivra aussi; laissons faire le temps, demain nous répondra."

—Qu'il en soit ainsi! dit Balthazar en souriant.

—Qu'il en soit ainsi! répéta Ben-Hur. Et il continua:

"Je n'ai pas encore fini. Il est des prodiges encore supérieurs à ceux-ci, et qui ont été reconnus, dès l'origine, comme appartenant au domaine du surnaturel. Avez-vous jamais entendu parler de quelqu'un capable d'arracher à la mort ce que la mort avait déjà saisi? Qui donc a jamais rendu la vie à celui qui venait d'exhaler son dernier souffle? Qui, sinon... —Dieu seul!" répondit Balthazar avec le plus profond respect.

Ben-Hur s'inclina:

"O sage Egyptien, vous avez bien terminé ma phrase. Qu'auriez-vous dit, vous et Simonide, si vous aviez vu comme je l'ai vu, un homme par de simples paroles, sans aucun appareil, telle une mère éveillant son enfant, arracher un mort à son dernier sommeil? C'était à Naïm. Nous allions entrer dans la ville, comme en sortait un cortège qui portait un mort en terre. Le Nazaréen s'arrêta pour laisser passer la foule.

"Il y avait au milieu une femme qui pleurait. A sa vue, le visage du Nazaréen prit une expression de profonde pitié. Il lui parla, s'avança vers le cercueil, le toucha et, s'adressant au jeune homme



● Se levant rapidement et couvrant sa tête, la veuve se mit à crier d'une voix rauque: Impures! impures!

qui y était couché: "Levez-vous, dit-il, je le veux." Et immédiatement le mort se leva et se mit à parler à ceux qui l'entouraient.

—Dieu seul est aussi grand! dit Balthazar à Simonide.

—Remarquez-le bien, poursuivit Ben-Hur, je vous parle seulement de ce que j'ai vu, et beaucoup d'autres avec moi. En venant ici, j'ai été témoin d'un fait plus prodigieux encore. Il y avait à Béthanie un homme appelé Lazare, qui mourut et fut enseveli. Il y avait quatre jours qu'il était dans un sépulcre fermé par une grosse pierre. On amena le Nazaréen en cet endroit. La pierre retirée laissa voir le mort enveloppé de bandelettes dont s'exhalait déjà une odeur infecte. Il y avait là, avec moi, beaucoup de gens. Tous, nous entendîmes le Nazaréen crier d'une voix forte: "Lazare, sortez!" Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai, en voyant, à cet appel, le mort se lever et sortir de la tombe, avec tous les linges qui l'enveloppaient. "Déliez-le, dit le Nazaréen et laissez-le aller." Et lorsque le suaire fut retiré du visage du ressuscité, le sang avait repris son cours à travers les chairs déjà en voie de décomposition, et son corps apparut à tous, tel qu'il était avant sa maladie. Il vit maintenant, chacun peut le voir et lui parler. Vous pourriez le faire vous-même demain. Et maintenant que je vous ai dit tout cela, il me reste à vous poser la question qui m'a amené près de vous: "Quel est ce Nazaréen, qui est plus qu'un homme?"

Ils la discutèrent fort avant dans la nuit. Simonide maintenait sa première idée de s'en tenir exclusivement à la parole des Prophètes, Ben-Hur, lui affirmait que chacun des deux vieillards avait raison, que le Nazaréen était le Rédempteur réclamé par Balthazar et le Roi attendu par Simonide.

—Nous verrons demain, conclut-il. Paix à vous tous!"

Et il les quitta pour retourner à Béthanie.

CHAPITRE III

Vers la guérison

Le lendemain matin, Amrah, portant une corbeille, fut la première personne à se présenter à la porte des Brebis.

Les gardiens, habitués à la voir paraître aussi régulièrement que le jour lui-même, ne lui adressèrent aucune question. Ils savaient qu'elle était la fidèle servante de quelque famille et cela leur suffisait.

Elle descendit la colline à l'orient. Sur le versant du mont des Oliviers, d'innombrables petites taches blanches se dessinaient dans la verdure sombre. C'étaient les tentes dressées par les gens venus pour assister aux fêtes, mais aucun d'eux ne se montrait encore, vu l'heure matinale. Elle passa devant Gethsémani, devant les tombeaux et devant le village de Siloé. Elle

chancelait parfois, sous le poids de la fatigue, s'arrêtait, puis repartait de plus belle. Quand elle atteignit le Jardin du roi, elle ralentit le pas car la terrible ville des lépreux s'étendait devant elle, sur les flancs de la colline de Himon. Elle était arrivée au terme de son voyage, puisque ses maîtresses habitaient le sépulcre, qui dominait la fontaine En-Rogel.

Malgré l'heure matinale, la mère de Tirzah était déjà assise à la porte de la grotte, où sa fille reposait endormie. Son mal s'était accru terriblement, pendant ces dernières années. Consciente de son aspect, elle avait soin de se tenir toujours étroitement voilée; Tirzah même pouvait à peine l'apercevoir. Ce matin là pourtant, n'ayant pas à redouter d'être vue par qui que ce soit, elle avait rejeté son voile en arrière. La lumière du jour levant, quoique très faible, permettait de voir les ravages causés par la terrible maladie. Ses cheveux blancs et raides pendaient en longues mèches sur sa poitrine et son dos; ses paupières, ses lèvres, ses narines et la chair de ses joues avaient disparu ou s'en allaient en pourriture. Son cou était recouvert de desquamations de couleur cendrée. Sur sa robe pendait une main rigide comme celle d'un squelette, les ongles avaient été rongés, les jointures des doigts étaient nus jusqu'à l'os et suppurantes. La tête, le visage, le cou, n'indiquaient que trop clairement l'état de tout son corps. On comprenait, en la voyant, pourquoi la veuve autrefois si belle du prince Hur avait réussi à cacher son exis'ence depuis tant d'années.

Elle savait qu'à l'heure où le soleil dorait le sommet du mont des Oliviers, Amrah viendrait déposer sur une pierre, à mi-chemin entre le puits et la colline, son panier et un vase rempli d'eau fraîche.

Cette visite de la fidèle servante était la seule consolation de son infortune. Elles parlaient ensemble du fils tant aimé, et puis des petites nouvelles qu'Amrah avait pu apprendre ici et là.

Quelle autre joie aurait-elle pu avoir? Tirzah, son enchant chérie, pouvait-elle encore compter parmi les vivants? La nature qui l'entourait pouvait-elle distraire son esprit? Hélas! aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que collines arides, gazon deséché et partout, partout des lambeaux. Le soleil lui-même, qui ailleurs crée la beauté, devenait ici son ennemi, en éclairant de sa lumière les progrès de son mal, l'agonie lente de Tirzah. Ah! c'est un bonheur quelquefois d'être aveugle!

Tandis qu'elle songeait ainsi, assise au seuil du tombeau, une femme apparut soudain, gravissant péniblement la colline. Se levant rapidement et couvrant sa tête, la veuve se mit à crier d'une voix rauque:

"Impures! impures!"

● à suivre



● "Lazare, sortez!"

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

PAR HAROLD R. FOSTER

Les hommes sont toujours prêts à toutes les aventures et à tous les risques dès qu'il s'agit de découvrir de l'or. C'est pour cela que l'on trouve le navire d'un viking sur une rivière d'Afrique, avec, à son bord, le prince Vaillant!



Seul le désir de l'or empêche ces aventuriers de faire demi-tour. La jungle est pour eux un endroit d'horreur, avec de grands serpents, des dragons et des monstres au milieu d'une chaleur suffocante!



Ils sont attaqués par des ennemis qu'il ne peuvent voir ni combattre. D'abord c'est la fièvre...



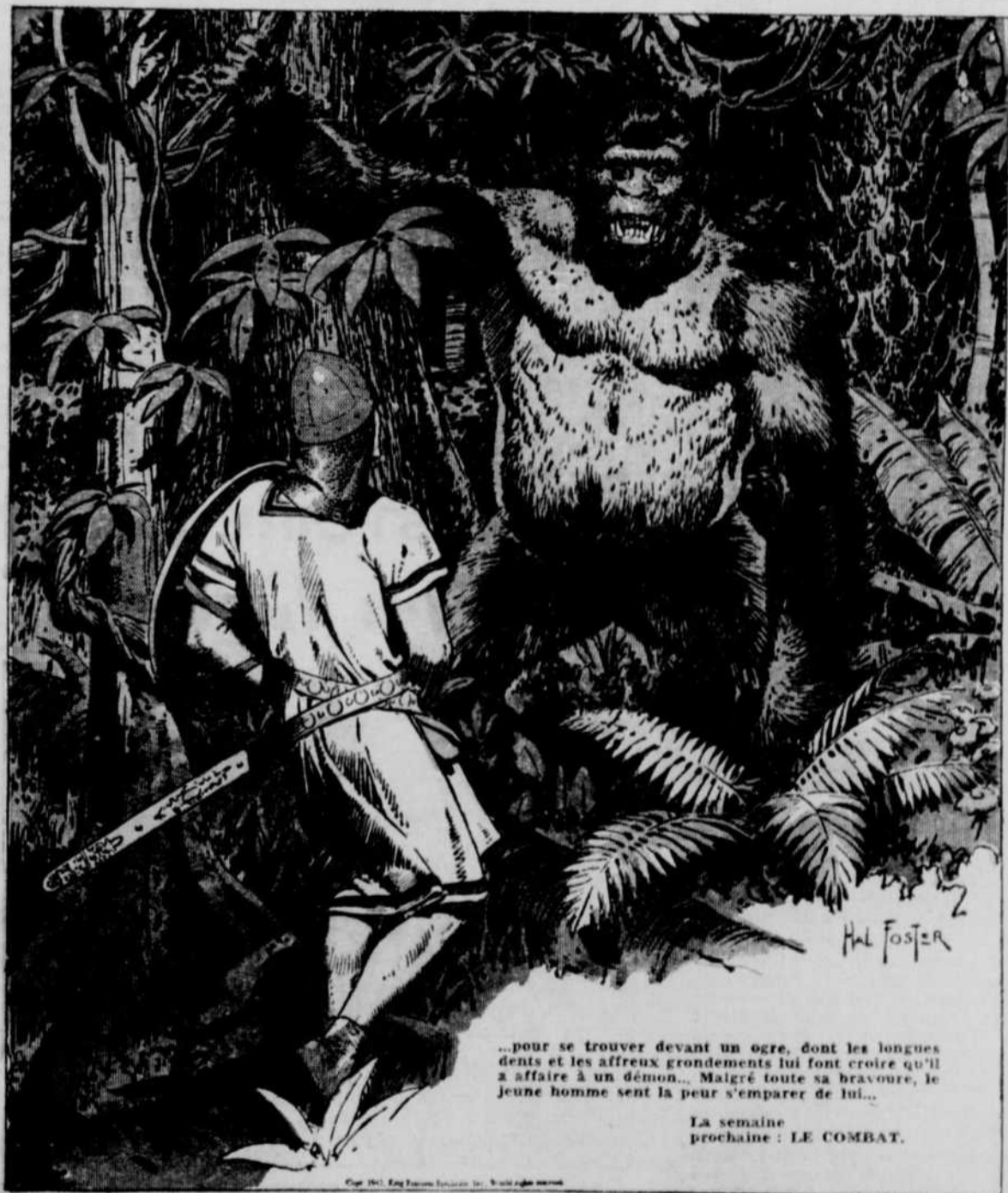
Puis venant de la jungle, c'est une pluie de petites flèches empoisonnées qui causent des blessures purulentes et souvent même mortelles!



Un jour, ils atteignent un village et ils se préparent à rencontrer enfin un ennemi face à face!



Mais le village est désert. Alors il arrive une chose terrible; Vaillant ayant remarqué un mouvement sous les arbres, s'élance...



...pour se trouver devant un ogre, dont les longues dents et les affreux grondements lui font croire qu'il a affaire à un démon... Malgré toute sa bravoure, le jeune homme sent la peur s'emparer de lui...

La semaine prochaine: LE COMBAT.

HAL FOSTER



AMURATH

THAGNAR

LANCELOT

SIR GAWAIN

PRINCE VALIANT

KING ARTHUR

QUEEN GUINEVERE

WISE MERLIN

MORGAN LE FEY

RAVALDO

Appel

MISSIONNAIRE

Chers amis et bienfaiteurs,

Dans les pays missionnaires, pendant longtemps, église et maison ne connurent qu'un même toit : demeure commune de Jésus et du missionnaire. Encore de nos jours, en maints endroits, la résidence du missionnaire et son église se confondent en un tout.

Pour ma part, dans les quatre postes de mission que j'ai à desservir je ne possède ni l'une ni l'autre. Aucune résidence pour le Divin Maître; point d'abri propre au missionnaire. S'il n'y avait que moi à considérer je pourrais vous assurer que le missionnaire s'habitue vite et ne dédaigne pas de partager le toit de la solitude et de la pauvreté des pauvres Indiens. Mais il s'agit de donner une résidence au Divin Maître, au Divin Compagnon et Consolateur.

Dans la Mission la plus éloignée et la plus considérable, je désire ardemment bâtir une chapelle missionnaire à mes pauvres Indiens. Ils n'ont pas leur "Maison de la Prière".

Vous figurez-vous tout le sens que renferment ces mots : pas d'église ? C'est-à-dire point d'habitation pour Dieu; et pour l'homme, point de lieu propice pour satisfaire les besoins de son cœur: méditer, pleurer et prier.

En effet, l'Église, symbole et mémorial de tant de grâces, de tant de souvenirs tient une place considérable dans l'esprit des individus et des peuples. Ne vous semble-t-il pas qu'enlever l'Église paroissiale, c'est trahir tous les sentiments catholiques, c'est briser les traditions religieuses ? Là où il n'y a pas d'église, vous sentez le vide, vous sentez Dieu absent, ne régnant plus, ne veillant plus. On a dit qu'il y a trois choses tristes dans le monde : une ruche sans abeille, une cage sans oiseaux, une maison sans enfants.

Mes chers bienfaiteurs, il me semble qu'en regard de ces trois tristesses l'on pourrait en mettre trois autres beaucoup plus grandes : un orphelin sans père ni mère, une paroisse sans pasteur, un village sans Église.

Eh bien, dans mon pays missionnaire il manque des chapelles. Certes, en d'autres endroits maintes chapelles ont été construites, et attestent la ferveur, la générosité de nos gens, ainsi que l'idée sublime qu'ils ont de la maison de Dieu. Aujourd'hui encore, malgré la tristesse des temps, ce même spectacle consolant nous est accordé encore.

On bâtit des hangars immenses pour abriter ces oiseaux meurtriers que sont les avions; on construit également de grands édifices pour les assemblées déléguées; que d'autres encore...

N'y aurait-il que Dieu qui serait négligé ?

Un groupe respectable de pauvres Indiens catholiques, mais dépourvus de toutes ressources pécuniaires, n'auraient-ils pas droit d'avoir leur petite chapelle, de s'y réunir, d'y entendre parler de leur Divin Maître et de sa religion ?

N'ont-ils pas droit eux aussi d'avoir leur temple, et d'y déployer les splendeurs du culte chrétien pour la gloire de notre Dieu et le bien de leurs âmes ?

Voilà pourquoi aujourd'hui, chers amis et bienfaiteurs, je viens faire appel à votre générosité, à vos sacrifices et à vos prières afin que, dans le Vicariat de Grouard, l'Église puisse continuer à progresser. Avec votre secours, nous pourrions combattre le grand combat qui conduit à la récompense éternelle.

Napoléon Ier, au moment de livrer bataille disait à ses troupes : "Pensez que, si vous obtenez la victoire, chacun de vous aura l'honneur de pouvoir dire : j'étais de la grande armée." Il est, en effet des faits d'armes dont la gloire brille à jamais au front de ceux qui les ont accomplis. Il est de même d'une Église qui subsiste et porte à travers les générations le souvenir de ceux qui l'ont bâtie.

D'autre part sachant que Dieu continue de rendre au centuple ce que l'on fait pour Lui, ne serez-vous pas soutenus par la pensée de la bonté de Dieu ? Vous pourrez dire : "Seigneur, j'ai fait un peu de bien en contribuant à la construction de vos temples; j'espère de votre miséricorde que cela me vaudra d'être introduit dans le temple de votre éternelle gloire."

Bien chers amis, il me faudrait envi-



● Le Rév. Père Benoît GUIMONT, O.M.I., missionnaire à Desmarais, Alberta.

ron sept cent dollars (\$700.00) pour payer le matériel et couvrir le coût de la construction de cette chapelle missionnaire. N'est-ce pas que ce serait un joli cadeau à faire à mes chers Indiens si je pouvais au moins leur promettre la réalisation de ce projet en la belle fête de Noël. J'irai bientôt les voir et leur parler. Je leur dirai la messe; mais pour cela je devrai déposer ma chapelle portative tantôt sur une table plus ou moins propre et chancelante; tantôt sur des caisses pillées les unes sur les autres... Mais, je voudrais tant leur dire qu'ils auront leur "maison de la prière". Elle sera à eux; ils pourront s'y réunir et prier ensemble d'une façon convenable et cela grâce à votre générosité. Quel qu'il soit, votre effort missionnaire contribuera pour beaucoup et sera reçu avec joie et gratitude.

Chers amis et bienfaiteurs, n'oubliez pas votre missionnaire qui lutte et vous aime. Par la voix de cette lettre il vous assure de ses sentiments de reconnaissance; d'un religieux et quotidien souvenir.

En la nuit de Noël, avec vous tous, par la pensée, il demandera à l'Enfant-Jé-

EN PARLANT DES GRANDS HOMMES...

Les habitants de la Patagonie détiennent le record de la taille, avec une moyenne de 1 m. 78 par sujet.

Ils sont suivis de près par les Zoulous, les Iroquois, les Indiens et les Polynésiens. Après eux viennent les Écossais, les Anglais, les Suédois et Norvégiens, avec une taille moyenne de 1 m. 70. Notons ensuite, dans l'ordre, les Danois et les Belges.

Pour notre part, comme généralement les autres peuples latins, nous figurons assez loin dans le classement.

Les hommes les plus petits sont les Pygmées du centre africain, avec une moyenne inférieure de 1 m. 50.

UNE MACABRE BIBLIOTHEQUE

Dans une petite ville du Hartz, au château de Stolberg, il existe une bibliothèque vraiment curieuse. Les 20,000 volumes qui s'y trouvent se composent exclusivement d'oraisons funèbres. C'est la comtesse Sophie-Éléonore de Stolberg (1669-1745) qui la constitua. On y trouve les oraisons funèbres des rois de Suède, Gustave-Adolphe et Charles XII, du grand électeur de Brandebourg, du prince Eugène de Savoie, des deux grands réformateurs Luther et Mélancton, etc... Dans le courant du XIIIe siècle, la coutume des oraisons disparut peu à peu. Les bibliothécaires de Stolberg, travaillant depuis plus de six ans à un catalogue de cette collection.

Savez-vous que...

L'Australie, qui a toujours été le pays des animaux étranges — kangarou, ornithorinque, oiseau-lyre, etc. — possède une vingtaine d'espèces qui sont munies de membranes leur permettant de planer, comme les écureuils volants, par exemple.

Depuis l'Indien qui cultive le café au Brésil jusqu'à l'Européen qui le consomme, il a été calculé que ce produit subit tellement de transferts et voyages, que sans que nul puisse être accusé de mercantilisme, il passe de trois francs à vingt-six francs le kilo !

La ligne de chemin de fer la plus courte est sans doute celle qui circule à l'intérieur du Vatican, le domaine du Pape. Elle n'a qu'une longueur d'environ 2,000 pieds à peine !

Un écrivain japonais a écrit un livre comprenant trois millions de mots, c'est-à-dire de quoi composer suffisamment de volumes pour garnir une grande bibliothèque ! Cet auteur se nomme Kiong Te Bakin.

sus de vous bénir et de répandre des grâces abondantes pour la Nouvelle Année.

Bien vôtre, en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée,

Père Benoît GUIMONT, O.M.I.,

Desmarais, P. O., Alberta.

En la fête de l'Immaculée-Conception, 8 décembre 1941.

Il existe dans la baie de Cape-Town (Afrique du Sud) à Netherlands Harbor, un cinéma installé à bord d'un navire à l'ancre depuis 1912. Il faut croire qu'il fait des affaires. Ce sont surtout les matelots qui le fréquentent.

Il y a quelques années, un concurrent, au cours d'une épreuve de pêche à la ligne au large des côtes d'Angleterre, laissa tomber sa montre au fond de l'eau. Tout récemment, un autre concurrent sentit une résistance anormale et tira : c'était la montre en question. Le vrai est parfois invraisemblable !

M. F.-C. Anderson, de Seminole, Ohio, se vante de posséder un chat unique. Le félin, en effet, ne se contente pas de porter des moustaches fort longues, mais il est encore orné d'une véritable barbe.

Une horde de plus de cinquante mille souris a envahi la ville chinoise de Scheng-Schong et semé la panique parmi les habitants. Les chiens et les chats qui avaient d'abord tenté de combattre les rongeurs ont été mis en pièces. Les survivants prirent la fuite.

Des savants sont parvenus à transformer, à l'aide de cellules photo-électriques, la lumière que nous envoie la lune et à lui faire émettre... un son musical nettement perceptible.

On a remarqué que toutes les éclipses de soleil commencent invariablement par le côté ouest de l'astre. Par contre, les éclipses de lune débutent par l'est.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

7---SPARTE



303. — TRANSFORMATION DU GOUVERNEMENT D'ATHENES.

Lysandre avait introduit à Athènes un gouvernement oligarchique composé de trente archontes. Ceux-ci au mépris de leurs compatriotes avaient acclamé le vainqueur et faisaient des bassesses auprès de Sparte pour maintenir le pouvoir qui leur avait été conféré. Ils ne tardèrent pas à abuser de leur situation, instaurant un régime de terreur si bien qu'ils sont connus dans l'histoire sous le nom de TRENTE TYRANS ; ils ne craignaient pas de condamner à l'exil ou même à la peine capitale ceux



304. — THERAMENE.

Ces excès devaient amener des mésintelligence parmi les Trente eux-mêmes, et Theramène homme modéré, chef de l'opposition décida de s'opposer aux exactions de ses collègues ; mal lui en prit, il trouva dans Critias, le plus exalté des tyrans, un ennemi implacable qui réclama sa mort ; il fut condamné à boire la ciguë et vida la coupe empoisonnée avec la tranquillité d'un héros.

dont ils convoitaient les biens : le père et le fils de Nicias, Thersybulé, Alcibiade furent leurs victimes.

SOURIEZ...

LUI AUSSI

—Combien ce poulet ?

—Je vous le laisserai à deux dollars.

—Moi aussi.

IL EST RESOLU

—Ca y est, ma résolution est définitive. J'ai renoncé au tabac.

—Bravo. Et depuis quand ?

—Depuis lundi prochain !

COMMENT FAIRE !

—Que puis-je faire, docteur, pour me guérir de ce furoncle que j'ai dans le dos ?

—Rien pour le moment mais ayez l'œil dessus.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? demanda-t-il à l'accusé.

—Je vais vous dire, monsieur le juge; si j'avais dit que j'étais en prison ce jour-là, cela aurait pu faire mauvaise impression.

Le père du calembour

Sous Louis XV, le comte Kalenberg, envoyé en ambassade à Paris, ne saisisait pas toutes les finesses du français; surtout il ne pouvait point assouplir sa langue de Westphalien à la douceur de la prononciation parisienne; il lui échappait force cuirs et velours, donnant lieu à d'involontaires jeux de mots qui amusèrent le public de la cour. S'il laissa son nom au calembour (Kalenberg, calembour), il n'en fut pas le père; le marquis de Bièvre en revendiqua la paternité.

Petit-fils de Georges Maréchal qui fut premier chirurgien de Louis XIV, le marquis de Bièvre fêta ses 23 ans en écrivant une facétie intitulée: Lettre écrite à Mme la comtesse Tation, par le sieur de Bois-Flotti, étudiant en droit fil (1770). Longue et ennuyeuse compilation de jeux de mots et de coq-à-l'âne dont voici le sujet. Le sieur de Bois-Flotti adresse à la comtesse Tation la vie de l'abbé Quille. Son père le mit dans une pension viagère, lui donna tous les maîtres de maison possibles: un maître à dessin prémédité, un maître à chanter pouille, etc. A 13 ans, le gamin fit une ode de vers luisants; à 14 ans, il donna une pièce de deux sous en cinq actes de contrition. A 15 ans il parut en public dans tout son lustre de cristal. Le roi lui donna une abbaye où l'on sonna toutes les cloches de melon et fit battre la caisse d'escompte. Un soir, l'abbé rencontra un dragon volant qui lui marcha sur le pied de la lettre. Dans le premier mouvement de pendule, l'abbé Quille lui donna un soufflet de forge, le dragon répondit par un coup de pied en cap et un coup de poing d'Alençon qui fit perdre à son adversaire une quantité de sang-sues. L'abbé meurt. Son corps de garde est porté en terre cuite. Les religieux accompagnent le convoi: le père-Foreur en tête; puis le père-Igord, le père-Manant, le père-Fide, le père-Ugier, le père-Sécuteur à la fin. Le père-Cius ne peut suivre à cause de ses infirmités. Après avoir épuisé tous les adjectifs en per le marquis de Bièvre invite au banquet tous les abbés: l'abbé-Casse, l'abbé-Vue, l'abbé-Tisse, l'abbé-Trave, sans compter les amis: l'ami-Nute, l'ami-Graine, etc.

Cette ridicule plaisanterie obtint un vif succès. Le marquis décida de passer sa vie à la prolonger. Il donna l'histoire de la Fée-Lure et de l'Ange-Lure. Il porta le calembour dans la tragédie; voici un passage de son Ver cingétorix.

Dans ces lieux à l'anglaise où ma voix
[vous amène,
Il faut de nos malheurs rompre le cours
[la reine.
Aussi vous dont l'esprit est plus mûr
[mitoyen,



● Cette photographie, prise au moment où le soleil va se coucher, nous fait voir un canot à voile qui a participé, récemment aux régates internationales, à Mount Clemens, dans le Michigan.

Donnez-moi des conseils dignes d'un [citoyen...
Avec moins de secours et de bras de [fauteuil,
Des Romains autrefois je creusais le [cerceauil...
Et je pus comme un bouc dissiper vos [alarmes.

Ce jeu eut des imitateurs. D'autres tentèrent de corriger le marquis; ce fut le cas d'une grande dame qui l'invita à dîner en nombreuse compagnie; chaque fois qu'il demandait d'un plat, la dame feignait de trouver un double sens à ses paroles, lui souriait et le laissait à sa fureur; il en fut réduit à partir sans dîner. Cette leçon ne lui servit guère. Ancien mousquetaire, il prit non pas son fusil, en 1789, mais le chemin de Spa, en Belgique, et il continua la série des calembours, même en exil. A 42 ans, il y mourut, et la fable, sinon l'histoire, lui attribue à son heure suprême cette dernière facétie: "Mes amis, je m'en vais de ce pas (de Spa)."

Après sa mort, on recueillit de ses mots. En voici quelques-uns choisis dans ce parler dont les parfums sont parfois suspects, car l'homme d'esprit a rarement l'esprit de réprimer un calembour grossier.

Louis XVI disait un jour au marquis: "Monsieur de Bièvre, vous qui faites des calembours sur toutes sortes de sujets, faites-en donc un sur moi. — Oh! Sire, répondit-il en s'inclinant, Votre Majesté n'est pas un sujet." Avec d'autres que le roi, il en usait plus familièrement. Voyant Turgot et Mirameuil fort incommodés de la goutte, il les montra aux courtisans, en disant que ces deux personnages s'en allaient goutte à goutte. La plaisanterie allait parfois à la cruauté. Un aspirant à la noblesse songeait à se faire une généalogie et lui demanda son avis sur les armes à choisir: "Eh! lui dit de Bièvre, mettez sur votre écusson un coq sans queue avec cette devise: Coq imparfait (coquin parfait)."

Son procureur, chez qui il dînait, lui offrit un morceau de porc: "Est-ce un larcin (lard sain?)" demanda le convive. Deux charmitons qui se battaient avaient attroué beaucoup de monde; le marquis pria les spectateurs de circuler: "Ce n'est rien, dit-il, c'est une batterie de cuisine."

Son domestique, chargé d'une commission pressée, s'était hâté si maladroitement qu'il s'était étendu de tout son long par terre: "Je ne t'avais pas demandé, lui dit froidement son maître, d'aller ventre à terre."

Ayant aperçu le lieutenant de police,

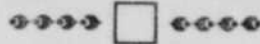
Lenoir, qui, à la suite d'une maladie, avait la figure couverte de boutons, il s'en alla répandre partout que le lieutenant n'avait plus la police (peau lisse) et le bruit de disgrâce courut tout Paris.

Le marquis de Bièvre eut des imitateurs à l'infini, dans cet art leurs succès furent divers. Le duc d'Orléans, qui était fort gros, faillit tomber dans un fossé; un courtisan lui répartit: "Monseigneur, il eût été comblé de vous recevoir."

Un Gascon malade se fit porter à l'Hôtel-Dieu. Un ami eut la louable pensée de lui rappeler ses devoirs: "Permettez-moi de te demander si tu es bien avec Dieu? — Apparemment, reprit le malade, puisqu'il me donne un appartement dans son hôtel."

Un contrôleur des finances parlait un jour à un général du grand nombre de ses subalternes: "Je suis à la tête d'une véritable armée, et, si je les rassemblais tous dans un camp... — Oui, répliqua le général, cela ferait un camp volant."

Un bon mot, placé à bon escient, a le don de plaire et de réjouir; c'est un épice dont il ne faut pas abuser; rien n'est fatigant ni ennuyeux comme la conversation d'un homme d'esprit qui en fait profession, fût-ce le marquis de Bièvre.



Microbes et billets de banque

De nombreux faits prouvent que des maladies infectieuses se propagent par les objets qui passent de main en main: livres, billets de banque, pièces de monnaie. Combien de microbes la monnaie de papier, notamment, ne recueille-t-elle pas au cours de ses pérégrinations! Le microscope révèle la quantité effrayante de bactéries et de moisissures nocives enfermées dans les plis des billets de banque: constatation consolante pour ceux qui n'en ont guère dans leurs poches.

Beaucoup de savants se sont appliqués à des statistiques éloquentes. Le Dr William Parker dissémina des bacilles de la diphtérie sur des billets et des pièces ayant cours aux Etats-Unis; il constata que les germes ainsi ensemencés conservaient leur virulence pendant plusieurs semaines. Il soumit ensuite à des analyses microscopiques les recettes journalières de différents établissements commerciaux, ce qui lui permit de relever 26 bacilles diphtériques vivants sur des pièces de 1 cent; 40 sur des demi-dollars; 1,350 sur des banknotes à peu près propres, et jusqu'à 75,000 sur des billets sales.

Les Américains ont la déplorable habitude de chiffonner les billets dans leurs mains pour les glisser ensuite dans leurs poches; ces boules de papier-monnaie se salissent ainsi très rapidement.

Remplacer tous les billets crasseux au fur et à mesure qu'ils reviennent dans les caisses de l'Etat serait coûteux. On a imaginé de les laver et de les désinfecter. On introduit les billets de banque entre deux bandes d'étoffe sans fin qui les poussent à travers la lessive et l'eau de rinçage. Ils subissent ainsi un léger frottement pendant que la solution, tour à tour absorbée par l'étoffe et chassée par compression, continue leur nettoyage. Avant de quitter l'appareil, ils s'engagent dans une seconde paire de bandes traversant deux grands rouleaux de fer chauffés au gaz qui les dessèchent et les repassent. Deux ouvrières lavent 4,000 billets par heures avec cette machine. Et c'est au plus grand profit de l'hygiène publique.



LE PLI PROFESSIONNEL

Un boucher amène son fils, âgé de sept ans, chez le docteur.
Après l'avoir examiné, le médecin ordonne:
— Et deux fois par semaine, vous le pèserez.
— Avec les os ?

XI Histoire de l'Eglise L'ANARCHIE



12.—NOUVEAU DEVELOPPEMENT DU COMMUNISME. KARL MARX.

Il donna, avec Ferdinand Lassalle, un nouvel élan au communisme. Ce dernier, fils d'un grand négociant juif d'Allemagne, publia une série de brochures et de discours par lesquels il conseillait aux ouvriers de se constituer en association internationale des travailleurs. Dans le Programme des ouvriers, publié en 1862, puis dans le "Capital et Travail" publié en 1864, il réfuta avec ardeur les théories ouvrières de l'Ecole libérale. Karl Marx, issu lui aussi d'une famille juive, lança en 1848 son manifeste du parti communiste et participa au mouvement international avec Lassalle et Engels. En 1867, il publia un ouvrage important: "Le Capital", où il se servit d'une argumentation serrée et difficile à suivre pour démontrer que le capital se crée au détriment du travailleur et où il affirme que ce dernier doit reprendre le plus tôt possible ce qui lui a été enlevé. L'un des plus illustres chefs de l'École libérale, opposé au communisme, fut le Français Pierre Le Play, économiste et sociologue distingué, qui publia des œuvres considérables sur l'économie politique. Par des voyages nombreux, des enquêtes minutieuses et impartiales, il reconnut que la famille, la propriété individuelle, la religion et le mariage sont les bases de la vie sociale. Pour opposer à l'internationalisme des travailleurs, il créa des cercles d'ouvriers catholiques avec le Comte de Mur.



48.—NOUVELLES AGRESSIONS CONTRE ROME. VICTOR-EMMANUEL AU PARLEMENT PIEMONTEAIS.

Il présente un projet de loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, et la suppression des corporations religieuses ainsi que la nationalisation des biens de clergé. Une autre loi, présentée, par le député Crispi, punissait d'amende et de prison quiconque serait soupçonné de vouloir nuire à l'unité de l'Italie. Le roi d'Italie développait ainsi son plan d'annexion de ce qui restait des Etats pontificaux, jusqu'à la ville de Rome comprise. Le Souverain Pontife ne se faisait aucune illusion sur l'avenir: il voyait la France approuver les empiètements piémontais par la convention du 14 décembre 1866 qui déterminait le règlement de la dette pontificale. En face de ces attentats, Pie IX revendiqua hautement ses droits, qui étaient les droits de l'Eglise: "Je ne veux pas mourir, disait-il à l'ambassadeur d'Espagne, sans avoir fait mon possible pour remplir mon devoir de conscience." Louis Venillot traduisait bien la pensée du Souverain Pontife lorsqu'il écrivait: "Pie IX dédaigne les menées de la politique... Il n'est pas chargé de faire triompher la vérité, il est chargé de confesser cette vérité jusqu'à la mort. A toutes les suggestions, il a répondu: Non! A toutes les menaces: Faites!"

Production de la maison G. MABO
12, Boulevard St-Martin,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

FABLE EXPRESS

Lorsque tu vois un chat, de sa patte [légère,
Laver son nez rosé, lisser son poil si fin,
Bien fraternellement embrasse ce félin.

MORALITE

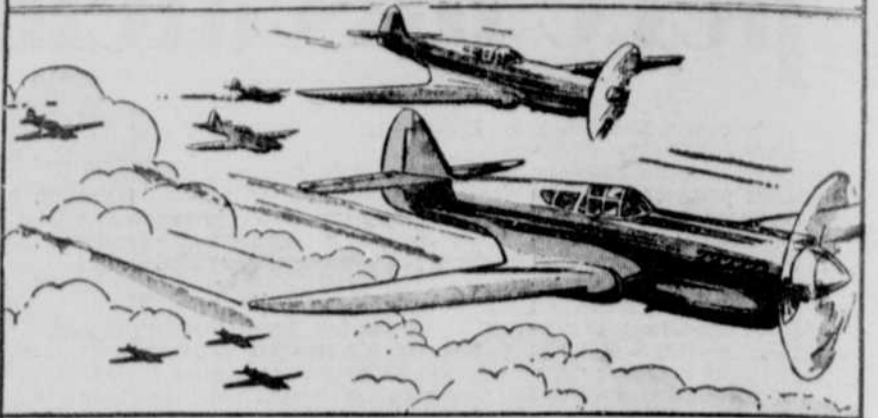
Vil se nettoie, c'est donc ton frère.

Jeannot l'invincible

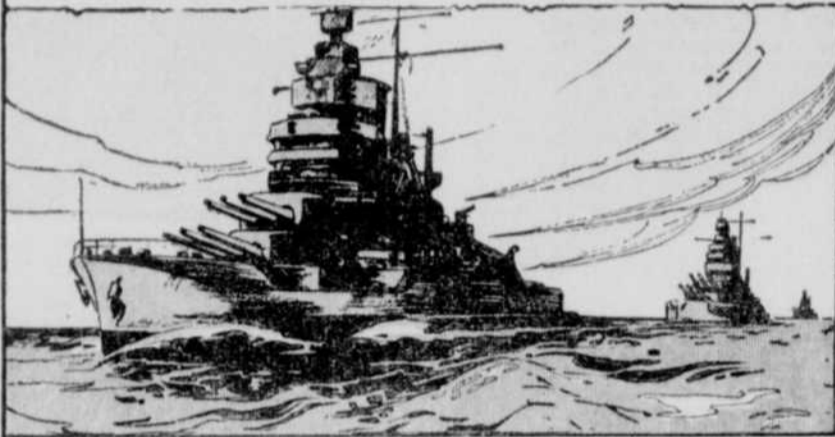
par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office

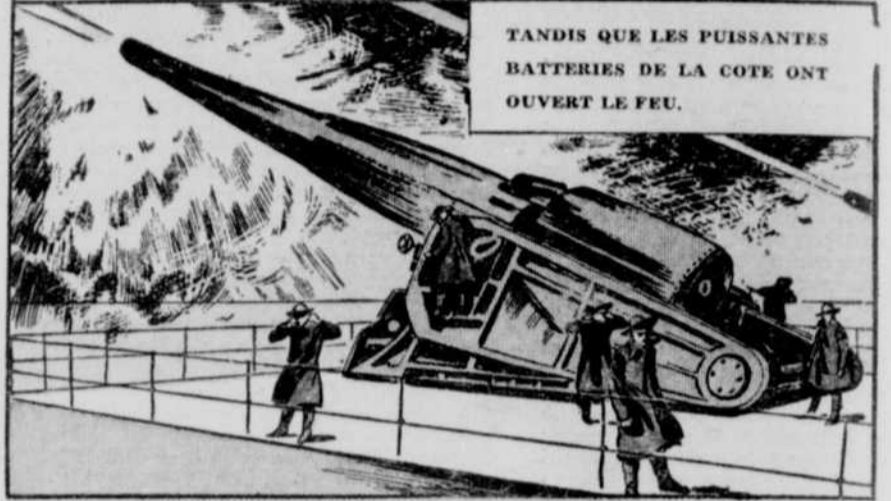
Les forces militaires combinées du gouvernement viennent de commencer leurs grandes manoeuvres. Une nuée d'avions a décollé pour une attaque simulée.



LES NAVIRES DE GUERRE SILLONNENT LA MER A LA RECHERCHE D'UN SUPPOSE ENNEMI.



TANDIS QUE LES PUISSANTES BATTERIES DE LA COTE ONT OUVERT LE FEU.



A quelques milles de la côte, près d'un navire-cible.

Ce sont les défenses de la côte!.. Les manoeuvres sont commencées! Si les officiers disparus sont sur ce navire, nous devons les sauver sans tarder.



Ecoutez!... Des détonations!... Le canon tire!



QU'EST-CE QUE C'EST?

C'est un coup direct!.. Un autre comme cela et le navire ne tardera pas à couler... Vite, parce ce trou... C'est notre seule entrée...



Ce qu'il trouvent sur le navire.

Capitaine Bellows!

Jeannot! Jules! Rusty! Enfin, vous êtes arrivés!



C'est un miracle!... Comment êtes-vous venus ici?

Nous n'avons pas le temps de vous expliquer... Nous devons partir à l'instant... Notre canot est ici!.. Que chacun...



MAIS A CE MEME MOMENT UN OBUS DETRUIT LE CANOT DE LA PATROUILLE.

(à suivre)